



Tant qu'il y aura des rivières

Roman

Hélène Custeau


Les éditions
De Courberon
Collection *Lueurs*



HÉLÈNE CUSTEAU

Tant qu'il y aura des rivières

DE COURBERON
Collection *Lueurs*

**Les données de catalogage sont disponibles à
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc), Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Révision : Lise D'Amours - correct.art@hotmail.com

Œuvre en couverture :
Asie (détail), Béatrice Leclercq

ISBN 978-2-922930-36-8

© Éditions De Courberon, 2011.
Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

L'amour est probablement la dernière chose
en quoi le sceptique puisse encore croire.

José Saramago

Histoire du siège de Lisbonne

LISA

Le docteur Demers, cet affreux petit homme chauve, refuse de me laisser partir. « Je préfère vous garder en observation », m'a-t-il dit sans aucun droit de réplique. Il pense pouvoir me retenir prisonnière dans cette sinistre chambre d'hôpital aussi longtemps que je ne lui dirai pas ce qu'il veut savoir. Vieux maboul ! Il me demande de trouver une réponse à cette stupide question : Est-ce que ma vie vaut vraiment la peine d'être vécue ? Il paraît que cette phrase est sortie de ma bouche presque en même temps que tous les somnifères que j'avais avalés en trop grande quantité. Naturellement, ce tripatouilleur de subconscient aux mains moites s'est aussitôt jeté sur ce regrettable aveu, comme un chien affamé sur un os misérable. J'ai droit à deux traitements par jour. Deux heures de fouille-merde pendant lesquelles il se permet de me triturer l'âme avec ses yeux exorbités. Mais il n'a pas réussi à me faire avouer quoi que ce soit. Pas d'inceste, pas de viol, pas de deuil, pas de divorce. Passé irréprochable !

Tout de même, la jeune femme portait une élégante robe du soir lorsqu'on l'a admise aux

urgences pour un lavage d'estomac. Louche, n'est-ce pas ?

Il n'en fallait pas plus pour qu'il m'adopte comme cas et me fasse une place à l'étage des perturbés en tout genre pour me protéger contre moi-même.

Ma chambre est un désastre. Murs blêmes, rideaux délavés, draps rêches, deux étroits lits en fer séparés par une table de chevet à un seul tiroir. Et tout est imprégné d'une odeur saumâtre. La mort. Dans le grabat à côté du mien est écrasée une femme adipeuse qui ressemble à une baleine échouée sur le rivage. Réjeanne. Elle m'agace avec son rire indécent qu'elle offre à tout venant et son répertoire de phrases positives préfabriquées supposées reprogrammer son cerveau contaminé par la souffrance. *Le bonheur est là où on le place. Est heureux qui sait l'être. À quelque chose malheur est bon.* Je n'en peux plus de l'entendre débiter ces sornettes. Lorsque soudainement rattrapée par la réalité, la pauvre vieille trébuche sur une mauvaise pensée, elle dépose une boîte de chocolats sur son gros ventre, en ouvre le couvercle délicatement, comme s'il s'agissait d'un coffre aux trésors, promène avec hésitation ses doigts potelés au-dessus des friandises, se décide enfin pour le caramel, celui qui la fera jouir plus longtemps que tous les autres. Elle en bave de bonheur. C'est dégoûtant ! Je ne suis plus capable de supporter sa boulimie. Je baisse les paupières, et je me fais du cinéma.

Quand je ferme les yeux, je le vois. Antoine. Je sens ses mains parcourir mon corps. C'est un

virtuose de la caresse, celui-là. Il connaît tous les secrets du corps féminin, les replis intimes où se cachent et couvent mille petits feux. Et il sait, mieux qu'aucun autre, merveilleusement les attiser, petit à petit, avec une patiente ardeur, jusqu'à l'embrasement. J'ignore comment j'arriverai à me passer de sa bouche, de sa langue, de son sexe. Le ventre me brûle à la seule évocation de certaines de nos nuits.

Je n'arrive pas à cesser de l'attendre. Il me rend folle. Dieu sait pourtant à quel point je déteste avoir l'âme en peine. Me sentir la moitié d'un être humain parce que je ne tiens plus la main de quelqu'un, que je ne regarde plus qu'avec mes yeux. Ce n'est pas l'estomac qu'ils auraient dû me laver, c'est le cœur. Allez ouste, Antoine ! Tes mains, ta bouche, ton sexe. Adieu ! Je pourrais te reconquérir. Tu me retomberais dans les bras plus amoureux que jamais. Je t'aurais à mes pieds. Je suis capable de t'extirper des tentacules de cette fausse rousse dans le temps de le dire. Mais je n'en ferai rien. Je ne me battrai pas pour un menteur.

— Un chocolat ?

Je n'aurais pas dû rouvrir les yeux. À présent, Réjeanne ne me lâchera plus.

— Je déteste le chocolat.

Je ne voulais pas être bête avec elle. Elle est contrariée.

— T'as pas beaucoup de visite, toi non plus. T'es pas de Montréal ?

— Oui, mais je ne veux voir personne.

J'ai dit à tout le monde que je partais en va-

cances. Ma mère était ravie. Elle trouve que je travaille trop. Mon frère s'en fout. Mon patron fulminait. J'ai laissé un message sur le répondeur de mon amie Catherine. Je ne veux pas qu'ils me voient dans cet état. Un zombie en jaquette fendue, décoiffée, démaquillée, les yeux cernés. Merde !

— Personne ? Moi, j'ai mon fils qui va venir. Mon mari est en Italie. Toute sa famille vit là-bas.

Hier, elle m'a raconté la même chose, mais son Ricardo ne s'est pas montré.

— C'est un grand travaillant, mon Ricardo. Il n'arrête jamais. Il vient ce soir avec mes deux petits-fils.

— *Chaque jour suffit sa peine !*

Voyons, qu'est-ce que je dis là ? C'est pathétique !

— T'as bien raison, ma belle. *Persévérance arrive à la récompense !*

— Vous pensez ?

— *Y en a pas de facile !*

— Mais encore ?

Merde ! Elle va croire que je lui en redemande.

— *Rien n'arrive pour rien !*

— C'est ce que ma mère pense, elle aussi.

— Tu devrais l'appeler.

— Je lui téléphonerai demain.

Maman, je t'appelle de Varadero. Je m'amuse comme une petite folle ! Tu devrais venir me rejoindre. Mon « G.O. » est fantastique dans les jeux de « vérités et mensonges ».

— *À barque désespérée, Dieu fait trouver le port.*

— Je ne crois pas en Dieu. Je crois aux naufrages. C'est ce qui nous a amenées ici, vous et moi, n'est-ce pas ?

Elle ne répondra pas, car elle souffre de surdité sélective. C'est une experte en déni. Elle n'a pas attenté à ses jours, elle s'est trompée dans la gestion de ses médicaments. Son mari ne l'a pas quitt  e, il est parti en vacances en Italie. Son fils unique va venir ce soir. Finalement, c'est fou ce qu'on est heureuse quand on se retrouve seule, vieille, grosse et malade, n'est-ce pas, Dieu ? Tu n'aurais pas dû te reposer, le septième jour, espèce de flemmard ! Regarde dans quel pétrin tu nous as mis !

— Le bel Olivier doit bien être sur le point d'apporter du jus.

— Je n'ai pas bu le mien, ce midi, le voulez-vous ?

— Je peux ?

— Oui, prenez-le, je ne le boirai pas !

Je n'ai pas besoin de bouger de mon lit. Je n'ai qu'à tendre le bras pour déposer mon berlin-got dans sa grosse main. Elle le boit goulûment jusqu'à la dernière goutte. Elle me remercie avec un sourire qui lui remonte jusqu'aux yeux. Je suis convaincue qu'elle a déjà été belle, autrefois.

—   a va m'aider à digérer. Je regrette d'avoir mangé autant de chocolats. Quand je commence, chus pu capable de m'arrêter. Le docteur Demers dit que je bouffe mes émotions. Il me fait rire, lui, avec ses grandes théories. Je mange du chocolat parce que c'est bon.

— Bouffer ou se faire bouffer. Telle est la v  -

ritable question.

— Quoi ?

Réjeanne ne veut pas sortir de son lit, elle non plus. Elle attend que son fils lui apporte sa robe de nuit et ses pantoufles. Il paraît que cela fait une semaine qu'elle patiente.

— Est-ce qu'il vous reste un de ces chocolats fourrés avec du caramel ?

— Sers-toi, ma belle !

— Merci ! Si on pouvait trouver le bonheur au fond d'une boîte de chocolats Laura Secord !

J'ai déjà été heureuse. Quand j'étais enfant, je mordais à pleines dents dans la vie, comme dans un caramel mou.

— *Le bonheur est là où on le place.*

— Et vous allez me dire qu'il n'est jamais là où on l'attend, je suppose ?

— En tout cas, y est pas à vendre, sinon mes clients nageraient tous dans le bonheur. Tu sais, on peut pas donner le change à une vieille femme de ménage comme moi.

— La pauvreté ne fait pas le bonheur non plus. Ma mère en a bavé à nous élever seule, mon frère et moi, avec son salaire de coiffeuse.

Un petit pain, un petit bonheur, une petite vie, tel n'est pas mon destin. Il n'y a pas de honte à voir grand.

— Elle a ben du mérite !

— Oui. C'est une femme courageuse.

C'est de sa faute si, dès l'enfance, j'ai appris à détester les mots : devoir, sacrifice, abnégation, épreuve, sublimation. Malheureusement, je n'ai pas su les remplacer par d'autres. Le mot

« amour », surtout, me donne toutes les misères du monde. D'ailleurs, il a même failli me faire mourir.

— Je m'entendrais bien avec ta mère.

— Tout le monde l'aime.

Elle est parfaite. Elle se contente de ce qu'elle a, elle.

— J'trouve que t'as l'air d'une princesse avec tes beaux yeux bleus pis ta taille fine.

Elle regarde ma robe Audrey Hepburn que l'infirmière a suspendue dans le placard en s'exaltant. Maintenant, tout le monde de l'étage des dépressifs doit savoir que je suis arrivée ici en élégante robe du soir de style Givenchy. C'est une copie de celle que portait Audrey Hepburn dans *Sabrina*, le vieux film préféré de ma mère.

— Une princesse ? Je suis plutôt une Cendrillon sans fée marraine. Je m'en donne du mal pour gravir les échelons de la banque. Je me défonce pour ne pas retourner d'où je viens.

— Tu te bats peut-être trop fort, chère.

— Je ne connais pas d'autres façons de gagner. Ce n'est pas moi qui ai inventé les règles du jeu, vous savez. Je fais ce qu'il faut pour me rendre sur la marche la plus haute. Plus haut on grimpe, plus loin on voit, n'est-ce pas ?

— Pleure pas, chère. *Qui a fait ce qu'il pouvait a fait ce qu'il devait !*

— Je ne pleure pas. Je sais rire aux larmes, moi aussi.

Je dois sortir d'ici avant de devenir complètement folle. Folle comme mon père. Je n'ai rien à faire des gènes pourris de cet ivrogne. Je ne suis

pas maniaco-dépressive. Votre diagnostic est erroné, docteur Demers. Je suis une rêveuse. Je sais que je peux aller aussi loin que me portent mes rêves. Je ne marcherai pas dans les pas de mon père. Ne comptez pas là-dessus personne !

— *La guérison n'est jamais si prompte que la blessure !* Ça va faire son temps, comme tout le reste.

— Vous avez un proverbe pour tout ?

— Voilà Olivier qui arrive avec le jus pis les biscuits. Je suis vraiment contente de te voir, mon garçon.

Il devine qu'on ne se lèvera pas à moins d'y être obligées.

— Vous, vous avez encore abusé du chocolat, je gage. Vous n'êtes pas raisonnable, Réjeanne.

— C'est mon seul péché !

Olivier est violoncelliste à l'orchestre symphonique, mais dans ses loisirs, il pratique l'amour universel. Dommage qu'il ne soit pas mon genre. Trop blond, pas assez d'épaules. Tout de même, il a quelque chose dans le regard, une douceur attachante. Mon amie Catherine lui trouverait un petit air de chien battu. Ma mère l'aimerait.

— Et vous, princesse, qu'est-ce que je vous sers ?

— Du champagne !

Il rougit. Cela ne manque jamais quand je regarde un homme droit dans les yeux avec intensité. Je les rends mal à l'aise. Je ne suis pas du genre à battre des cils et à rougir délicieusement, mais j'ai des yeux bleu turquoise. Je sais parfois en jouer.

— Malheureusement, nous sommes à court de champagne pour l'instant. Par contre, nous avons des biscuits « Petit Beurre » et du jus de pomme.

— C'est irrésistible.

— N'est-ce pas ?

J'en ai ma claque des hommes. Jean, Martin, David, Nicolas, Jérôme, Vincent, François, Alex, Guillaume, Jean-Philippe... et Antoine. Je collectionne les échecs amoureux. Tous mes amants m'ont déçue d'une manière ou d'une autre. Aucun n'a résisté à l'épreuve du temps. Mais je ne me dompte pas de chercher le grand amour. Catherine, qui voudrait interdire aux petites filles la lecture des contes de fées, prétend que je souffre du syndrome du Prince charmant. Sans doute a-t-elle raison. Ma mère, elle, croit que je ne suis pas faite pour le mariage. Elle ne m' imagine pas avec deux enfants à aimer au sacrifice de moi-même. C'est vrai que je suis l'une des personnes les plus égoïstes que je connaisse.

— Bonne fin de journée, Mesdames !

Réjeanne regarde Olivier partir avec des yeux remplis d'amour, comme si elle avait décidé de l'élire au poste de fils adoré laissé vacant par son cher Ricardo. On dirait qu'elle va pleurer d'une minute à l'autre. Je ne réussirai pas à la consoler. Je ne connais pas de proverbes assez forts pour éponger toutes les peines de sa pitoyable vie.

— C'est un jeune homme extraordinaire, tu trouves pas ?

— Il est bien.

— Sa femme s'est suicidée, l'année dernière.

Il ne se pardonne pas, même si c'est pas de sa faute.

— C'est donc pour expier qu'il se donne autant de mal.

— La pauvre petite s'est jetée en bas du pont Jacques-Cartier.

— C'est plus radical que des pilules.

J'étais seule dans mon appartement quand j'ai fait sauter le bouchon du Dom Pérignon, remporté au concours des meilleurs directeurs de compte de la Banque. J'ai bu toute la bouteille, tranquillement, deux somnifères par gorgée. Je portais ma belle robe Audrey Hepburn parce que j'espérais qu'Antoine frappe à ma porte pour me sauver la vie, mais il était sans doute en train de s'envoyer en l'air avec sa fausse rousse. Il aurait cru que j'étais morte d'amour pour lui. Il est si vaniteux. Je n'ai pas supporté l'idée. Il ne méritait pas le sacrifice de ma vie. Je te hais, Antoine. Tu peux bien distribuer tes fulgurants orgasmes à toutes celles qui en veulent. Je n'en mourrai pas.

Vous avez raison, docteur Demers, ce n'est pas la vérité ! Je suis comme Réjeanne. Je me mens tout le temps. J'ai peur de la mort. Je suis trop lâche pour aller jusqu'au bout. Voilà pourquoi j'ai appelé une ambulance.

— Pleure pas, ma belle. Pleure pas.

Elle est émue. Ses yeux sont pleins d'eau. Il ne reste que deux chocolats dans sa boîte de Laura Secord. Un pour elle et un pour moi.

J'aimerais me réfugier dans les bras de Réjeanne. Son corps est si moelleux. Elle est ronde

de partout. Ses hanches, ses joues, ses seins. Elle déborde de toutes les émotions qu'elle a mangées.

Elle se meurt d'un trop-plein d'amour dont personne ne veut.

Le téléphone sonne.

C'est Ricardo. Il ne viendra pas ce soir.

— Je l'entends à sa voix qu'il n'en peut plus. Il se tue à l'ouvrage, sanglote Réjeanne.

C'est clair que son Ricardo n'a pas de temps pour sa vieille mère. Il a cessé de l'aimer depuis longtemps. Comprend-elle que son fils ne viendra pas demain non plus ?

Ni demain, ni après-demain.

Elle est à court de proverbes.

Pour se consoler, elle chante tout bas une chanson en italien.

Je vais m'endormir en l'écoutant.



Je dormais. Je n'ai rien pu faire. Je ne l'ai même pas entendue ouvrir la fenêtre. Elle a laissé un message sur sa taie d'oreiller avant de se jeter par la fenêtre de la chambre dans un cri rauque qui m'a réveillée d'un bond et me fait croire encore que je ne serai plus jamais capable de m'endormir sans emporter sa détresse avec moi. *Quand une porte se ferme, une fenêtre s'ouvre.*

J'ai vu son corps flasque étendu à pleine face dans un lit de feuilles d'érable. La baleine oubliée s'est échouée pour de bon sur un dernier dicton. L'événement a fait grand bruit dans les

journaux. Ce n'est pas tant le suicide de Réjeanne qui les touchait, que les ratés du système hospitalier. Les bonnes vieilles dames fatiguées de la vie n'intéressent personne.

Je sais que Réjeanne n'a pas toujours été une laissée-pour-compte. Elle a été jeune et belle. Autrefois, son mari n'avait d'yeux que pour elle. Son fils l'aimait plus que tout au monde. Et elle chantait presque aussi bien que Maria Callas.

Le docteur Demers me déconseille l'empathie. « Vous ne devez pas porter le sort de cette pauvre femme sur vos épaules », m'a-t-il dit de sa voix sentencieuse.

Je suis persuadée qu'il a tort. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais préoccupée de personne d'autre que de moi-même. J'ai toujours manqué de temps.

Cette fois, répondez-moi, docteur Demers, est-ce que ma vie vaut la peine d'être vécue si elle est inutile ?

ANTOINE

Antoine sent que Lisa est en train de l'épier, même si elle a l'air de dormir encore. Il n'entend plus le ronronnement continu et régulier de sa respiration. D'une immobilité suspecte, elle doit l'observer à travers ses longs cils, guettant son heure, tel un tigre du Bengale, sa proie. Il ignore à quel moment elle se décidera enfin à bondir sur lui, sachant qu'elle ne le laissera pas s'en tirer indemne, maintenant qu'elle a flairé le parfum de Florence sur sa peau.

Dans la pénombre de la chambre règne un silence de mauvais augure. Pas le moindre insignifiant râlement de vent par la fenêtre hermétique. Pas un bruit. Un calme inquiétant avant l'inévitable orage. Alors, il attend, se sentant en sursis, ne voulant rien précipiter, hésitant entre le regret ou l'indifférence. Est-il prêt à voir Lisa disparaître de sa vie ? Il aime l'avoir comme adversaire. Lui faire l'amour après leurs guerres. Elle se débat. Elle griffe, elle geint, elle crie, puis elle fait semblant de se rendre.

Il allonge le bras vers elle pour faire glisser sa main le long de son dos jusqu'à la chute de ses reins, mais à la dernière minute, il se ravise.

Imprévisible Lisa, tantôt féroce, tantôt féline. Et toujours en train de se battre, comme si elle n'était jamais sortie de sa ruelle de Rosemont. C'est ce qui lui plaît tant chez elle.

Serait-il en train de se faire avoir par ce fauve en jupons, lui, un séducteur prédateur expérimenté ? Dangereuse Lisa qui veut lui ravir son intégrité en l'attachant. Mais il ne s'est pas rendu. Il ne lui a pas concédé sa liberté du seul fait d'avoir réalisé quelques-uns de ses fantasmes romantiques. Il ne la laissera pas triompher juste parce qu'il en est encore malade de désir. La laisser gagner le dernier *round*, c'est ce qu'il peut faire de mieux pour elle. Donc, il ne se défendra pas en mentant, comme il le fait quand les circonstances l'y obligent. Il dira la vérité. Il avouera Florence, et elle ne pourra pas lui pardonner sa trahison.

À nouveau, il tend le bras vers Lisa. Une dernière fois promener sa main sur son corps nu et alangui, s'attarder sur sa croupe somptueuse qu'il commence déjà à regretter à présent qu'il a décidé d'y renoncer. Mais sa main reste suspendue dans les airs, puis retombe sagement sur le drap fripé. Il se retourne vers le mur et ferme les yeux. Oubliant de se méfier, il se laisse couler tout doucement dans le sommeil quand la voix de Lisa émerge soudain, d'une surprenante douceur, comme un léger souffle dans son cou.

— Qui est-ce ?

Il comprend qu'elle a délibérément choisi ce moment pour commencer son interrogatoire. Dans la torpeur d'un sommeil brutalement

rompu, il ne saura pas se défendre, croit-elle. Alors, il se contente de grommeler, le nez écrasé dans son oreiller.

— Je la connais ? demande-t-elle, en lui caressant le dos du bout des doigts.

Cette caresse est un avertissement. Elle va bientôt sortir ses griffes. Instinctivement, son cerveau se met en alerte, et tous ses muscles se crispent, ordonnant à son corps de s'extirper de sa léthargie.

— Qui ? se borne-t-il à demander, sur un ton impavide, en continuant de tourner le dos à Lisa.

— Cette fille qui t'a imbibé de son parfum persistant.

Sa voix diaprée présage un prochain renversement de situation. Et voilà qu'elle se met à le renifler avec une sensualité atrabilaire.

— Tu ne vois pas que je dors ?

— Comment s'appelle cette sulfureuse fragrance déjà ? dit Lisa en s'attardant à humer son cou.

Il la repousse et remonte le drap jusqu'à son menton.

— Je dors ! bougonne-t-il.

— Cette stagiaire, qui vient d'entrer à ton bureau, je t'ai bien vu la dévorer des yeux, faux jeton.

— Tu ne pourrais pas reporter ta scène de jalousie à demain matin ?

Il enfouit sa tête sous l'oreiller.

— Cette fausse rousse vulgaire ! Je gage que tu n'as pas pu lui résister.

Feignant un mouvement d'humeur, il jette

son oreiller par terre et se retourne vers Lisa. Elle se tient à genoux au milieu du lit, prête à le piéger avec ses foudroyants yeux turquoise qui brillent dans la demi-obscurité de la chambre. Après tout, il n'est pas trop tard pour mentir. Il peut la prendre dans ses bras, la serrer contre lui, la rassurer, comme il sait le faire habituellement. N'est-ce pas ce qu'elle attend de lui ? Qu'il continue de lui mentir. Car, telle est sa faiblesse, Lisa s'obstine à croire en l'amour, surtout en toutes ses frauduleuses promesses d'éternité.

— Qu'espères-tu de moi au juste ?

— La vérité, répond-elle en vrillant ses yeux turquoise au fond des siens.

Un dernier moment d'hésitation. Un dernier flash, sa queue nichée entre les seins opulents de Lisa. Un dernier regret, l'expression de ses yeux turquoise dans l'extase.

— Tu as raison, j'ai couché avec Florence, se décide-t-il finalement à avouer le plus simplement du monde pour banaliser l'affront.

— Je ne sais pas pourquoi, je pensais que tu valais mieux que cela.

Elle se lève et, sans un mot, rassemble ses vêtements éparpillés sur les lattes de bois du plancher de la chambre. Antoine croit remarquer un léger tremblement de sa lèvre supérieure. La rage, sans doute. Une fois rhabillée, elle se tourne vers lui, le toise avec mépris, hésite un moment avant de parler.

— D'habitude, les hommes comme toi, je leur donne une cote. Sur une échelle d'un à dix, combien penses-tu que tu mérites ?

Décidément, il n'aime pas les ruptures. Il n'a pas encore trouvé de façon élégante de mettre un terme à une relation amoureuse.

— Lisa, je veux que tu saches...

— Je sais ce que j'ai besoin de savoir de toi et, crois-moi, tu ne gagnes pas à être connu.

— Je ne t'ai jamais caché que je suis avant tout un homme libre.

— Non, Peter Pan, tu es prisonnier de toi-même.

Sur ces mots, elle s'approche de lui, enroule ses bras autour de son cou, et l'embrasse avec une ardeur lascive. Il l'a encore dans la peau et elle le sait, la garce !

— Je t'accorde zéro pour le cœur, mais dix pour la baise, ta spécialité en somme. Mais je n'en ai rien à foutre d'un virtuose du clitoris et du point G, dit-elle en se dégageant de ses bras.

Il la regarde quitter la chambre sans se retourner. Pas de larmes, pas de cris. Le mépris sera donc le dernier sentiment qu'elle lui aura donné à déchiffrer dans ses fascinants yeux turquoise, se dit-il, ne faisant pas un seul geste pour la retenir. Au claquement de sa précieuse porte d'entrée en verre givrée, il réprime un mouvement d'humeur. Ça y est, bonhomme, tu viens de te faire larguer. Machinalement, il note l'heure sur sa *Rolex* en or blanc, comme pour officialiser la rupture. Minuit une minute précisément. Fin d'une histoire ayant dépassé, depuis déjà plusieurs semaines, la date de péremption habituelle. Il devrait se sentir soulagé, mais non. Lessivé, il s'écroule de tout son long dans son lit

king. C'est la première fois que c'est si difficile de mettre un terme à une relation amoureuse. Dangereuse Lisa. Dix sur dix pour la senteur poivrée de sa peau, la plénitude de ses seins, la cambrure de ses reins et la sauvagerie des désirs qu'elle lui inspire encore. Flash ! Flash ! Flash ! Sa peau, ses seins, son cul. Il aimait la faire jouir, elle, plus que toutes les autres. Pourquoi elle ?

Tu étais en train de devenir accro, murmure-t-il, inquiet. Un long moment, il reste immobile à suivre les méandres des conduits argentés et des gaines d'aération sillonnant le plafond en béton de sa chambre blanche et dénudée. Puis, il se met à virer d'un bord à l'autre de son grand lit, cherchant la position idéale. Peine perdue, le sommeil ne vient pas. Il ne réussit pas à chasser Lisa de ses pensées. Flash sur sa peau lisse ! Flash sur ses cuisses s'ouvrant pour lui ! Flash sur l'invite de son con !

Ainsi, l'ennemie s'incruste à travers des fantasmes obsessifs, comme s'il ne pouvait plus se passer d'elle. Et la tigresse le fait souffrir de sa liberté alors qu'il n'a pas d'autres façons de célébrer la vie que d'en cueillir tous les fruits sans entraves, avant de tirer sa révérence pour de bon.

Ce n'est pourtant pas le moment de capituler. Il se lève, retrouve la tequila rapportée de son voyage au Mexique avec Lisa et boit, à même la bouteille, en contemplant les lumières de la ville par la grande baie vitrée qui ouvre le séjour à la nuit. *Hasta la vista !* murmure-t-il, le regard perdu dans le ciel noir sans horizon. Il

ne va pas faire volte-face quoiqu'il lui en coûte de n'écouter que sa raison. La raison du plus fort, se plaît-il à répéter tout haut pour mieux s'en convaincre. Sa voix résonne dans l'espace décroisé mais parfaitement structuré de son luxueux loft aux parquets en érable blond et aux fauteuils cubiques. Autour de lui, tout est net et dépouillé. Des murs en demi-teintes sans éclat de couleur, des matières froides qui agrandissent l'espace. Il ne s'encombre jamais. Pas de règles, pas d'objets inutiles, pas de femme, pas d'enfants. Libre.

Ses yeux suivent le vol d'un avion, l'unique étoile filante dans le ciel d'encre. Des vacances me feraient le plus grand bien, se dit-il, et il se concentre sur la recherche d'une destination. Un temps, l'exercice accapare ses pensées en le délivrant du malaise troublant qu'il sent sourdre en lui, la tequila ne remplissant pas ses promesses de l'amener en état d'apesanteur. Puis, il se lasse de ce jeu. Il n'a envie ni d'un voyage tranquille dans un club *Med* ni d'une excursion aventureuse dans la forêt amazonienne. En fait, il n'a le cœur à rien. Serait-ce là le premier symptôme de l'approche de la quarantaine ? Serait-il en train de devenir un épicurien fatigué ? Il préfère vider d'un trait le reste de la bouteille de tequila plutôt que de chercher des réponses.

Quand il ouvre les yeux le lendemain matin, Réjeanne, la femme de ménage, est penchée au-dessus de son visage.

— Est-ce que je vous prépare mon *spécial gueule de bois*, Monsieur Antoine ? demande-t-elle

d'une voix douçâtre.

— Quelle heure est-il ? bredouille-t-il, la bouche pâteuse et le cerveau englué par les relents de tequila.

— Huit heures et quart, Monsieur Antoine !

— Merde ! Faites-moi vite votre merveilleuse potion magique, dit-il, en relevant péniblement la tête de son oreiller.

— Aimeriez-vous aussi que je ferme les persiennes ?

— Vous seriez gentille de le faire, sinon je n'arriverai tout simplement pas à garder les yeux ouverts.

Il ne doit pas être en retard à sa réunion de neuf heures, et il n'ose même pas penser à tous ses autres rendez-vous de la journée. Mais son corps a l'air d'avoir décidé de le lâcher. Dépasserait-il déjà l'âge béni des excès ?

La seule formulation de cette question, deux semaines avant ses quarante ans, contracte sa belle mâchoire carrée, comme s'il anticipait une tragédie irrémédiable. Ne plus se sentir vivant, devenir un *has been*, mourir à petit feu dans sa chair et dans son sexe. N'être plus même un homme, se retrouver emmuré vivant. Voilà la limite de sa chère liberté, la vieillesse.

— Finalement, Réjeanne, apportez-moi un *spécial gueule de bois* double s'il vous plaît.

— Pauvre monsieur, vous êtes pas raisonnable à votre âge de brûler la chandelle par les deux bouts !

— Réjeanne, please ! dit-il en réprimant son exaspération.

— C'est de pire en pire, on dirait. Bougez pas, je me dépêche de revenir avec ma potion.

Il lui répond par un grognement avant d'enfouir sa tête sous son oreiller. Réjeanne trotte vers la cuisine aussi vite qu'elle le peut, mais à cause de son poids, elle se déplace toujours lentement. À chacun de ses pas, son corps bruit de frottements d'étoffes en polyester et de chairs molles.

Du fond de son lit, Antoine entend Réjeanne chanter un air de Puccini pendant qu'elle s'affaire à la cuisine. Il se demande comment on devient une femme de ménage plutôt qu'une chanteuse d'opéra. Peut-être ne suffit-il que de peu de chose, comme d'être née à Saint-Henri au lieu de Westmount ? Ou n'a-t-elle tout simplement jamais eu envie de devenir une chanteuse d'opéra.

— Comment en êtes-vous venue à chanter des airs d'opéra en italien ? demande-t-il à Réjeanne, quand elle lui apporte enfin son *spécial gueule de bois*.

— Je sais pas. Peut-être parce que je suis mariée depuis quarante ans avec un Italien.

Elle attend debout au pied de son lit, pour s'assurer qu'il va boire son fabuleux nectar très épicé jusqu'à la dernière goutte.

— Il aime l'opéra, votre mari ?

— Non, pas spécialement.

— Vous n'avez jamais rêvé de devenir chanteuse ? lui demande-t-il en lui redonnant son verre.

— Ça m'arrive encore de m'imaginer sur une

scène, mais je suis pus capable de me croire !

Elle éclate d'un rire communicatif qui ébranle sa poitrine plantureuse et ses deux mentons. Antoine aurait envie de lui crier : « Il n'y a pas de quoi rire de si bon cœur quand on a raté sa vie », parce qu'elle le regarde avec des yeux apitoyés, comme si elle voyait le petit Antoine minable et pleutre qu'il ne montre jamais à personne.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Réjeanne cesse brusquement de rire et s'en retourne à sa tâche en entonnant un air de *La Bohème*. Après son départ, il s'assoit sur le bord de son lit, prêt à se lever. Je suis heureux ! murmure-t-il, et il se compose un sourire, le sourire préfabriqué qui l'accompagne dans tous ses déplacements, sinon deux sillons se creusent entre ses sourcils, ce qui lui donne un air soucieux inapproprié pour un homme de sa trempe. C'est qu'il soigne son image de *success man*. Bien qu'il ne se sente pas encore très gaillard, il se force à se lever, comptant sur une longue douche pour retrouver son enthousiasme et sa motivation inébranlable.

Tandis que des jets d'eau chaude lui fouettent les épaules et le dos, il se met à claironner allègrement *No Woman No Cry* de Bob Marley. Mais il chante faux. D'ailleurs, il a tout faux, se dit-il. Alors, il finit par se taire, se contentant des bruissements de l'eau, puis s'avisant qu'il est en train d'effacer l'odeur de Lisa sur sa peau, il s'empresse de refermer le robinet et de sortir de la douche. Sans prendre la peine de s'essuyer, il retourne se lover dans son lit, s'enroulant dans

ses draps encore imprégnés du parfum capiteux de Lisa.

Le téléphone sonne, mais il ne répond pas. Affronter une nouvelle journée lui paraît à nouveau insurmontable. Il n'a pas envie de s'étrangler le cou avec le nœud de sa belle cravate en soie assortie à son chic complet *blue black* Philippe Dubuc. Attendez-moi pas ! murmure-t-il, songeant aux membres du conseil d'administration de la firme, ces bonzes du quartier des affaires qui se permettent, en toute impunité, de jouer avec l'argent des autres pour s'enrichir. Il éclate d'un rire amer à la pensée qu'il est de la même confrérie de faux jetons qu'eux tous. Chaque vendredi matin, il prend place, avec fierté, autour de la même table rectangulaire en cerisier massif. Comme un bon petit soldat, il salue tous ses collègues associés principaux dans son anglais châtié perfectionné pendant ses études en économie à Harvard, puis il accorde toute son attention au président lorsqu'il demande le silence pour prendre la parole, évitant de bâiller pendant que le vieux bouc, aux dents jaunes et à l'accent *british*, fait son numéro d'autocrate avec sa voix nasillarde et monocorde. Toujours, il opine de la tête aux propos de son cher président, même quand il pense : *I am so sick of you, bastard !*

Réjeanne frappe à la porte ses trois petits coups de théâtre avant de glisser sa belle grosse tête ronde dans l'embrasure.

— Vous allez mieux ?

— Non.

Au fond, se dit-il, Réjeanne a raison de croire qu'il n'est qu'un vainqueur de carnaval.

— Ça me tanne de vous déranger, mon pauvre monsieur Antoine, mais je suis rendue à changer vos draps astheure.

— Laissez faire pour cette semaine.

— Vous reposeriez ben mieux dans des draps propres.

— Je me sens bien comme ça.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, Réjeanne, je suis sûr. S'il vous plaît, refermez la porte en sortant.

Antoine l'entend s'éloigner d'un pas lourd. Il lui sait gré de ne pas chanter, car encore accablé par les effets secondaires de sa cuite de la veille, il n'est pas prêt à supporter un autre air d'opéra. Il se retourne sur le dos, s'obligeant à demeurer aussi immobile que possible. Le moindre mouvement le fait souffrir maintenant que son crâne est une caisse de résonance. Il lui semble que la potion magique de Réjeanne n'est pas aussi efficace avec la tequila qu'avec le Jack Daniel. Il entrouvre les yeux, évaluant le nombre de pas le séparant de la bouteille de *Tylenol extra fort* rangée dans la salle de bains, de l'autre côté du mur en verre semi-transparent adjacent à la chambre. Se prenant la tête à deux mains, il trouve le courage de s'y traîner, avale quatre cachets, deux fois plus que la dose recommandée, et s'en retourne s'écraser dans son lit.

La sonnerie du téléphone tintinnabule dans sa boîte crânienne, mais il laisse Réjeanne répondre à sa place. Monsieur est malade, l'entend-il ex-

pliquer de sa voix grasse. Hasta la vista ! se dit-il, et il ferme les yeux, ayant l'impression qu'il n'aura plus jamais la force de se battre pour être le meilleur, tellement son corps est lourd.

Aussitôt endormi, le voilà catapulté dans un cauchemar par trop familier.

— *And what about you, Antoine ?* demanda le président qui ne manquait jamais de stimuler les loups de sa meute.

D'un même élan, tous les vice-présidents de la firme se tournèrent vers lui. Il voulait répondre. Il connaissait son laïus par cœur. Chaque mot attendait en ligne dans sa tête. Mais voilà que, tout à coup, il se mit à craindre de ne pas arriver à les prononcer dans l'ordre prévu. Son corps ne lui obéissait pas. Il avait cette impression terrifiante que son sourire irrésistible était en train de se figer en une sorte de grimace simiesque.

Tout autour vacillaient les visages, les tasses de café, les livres dans la bibliothèque. Et sur le mur, au-dessus du président, les oiseaux de Riopelle s'envolèrent enfin dans le ciel. Free as a bird ! Il ne resta plus dans sa tête que les paroles de cette chanson de John Lennon

Dans un effort suprême pour extirper son corps de sa torpeur, il renversa son café sur la table en cerisier et regarda le liquide brunâtre se répandre sur la page numéro dix-neuf du rapport abandonné devant lui, puis sur ses pantalons, puis sur la moquette anthracite. L'auguste président, partenaire de golf du premier ministre, le fixa avec des yeux ébahis. Tous les vice-présidents joignirent leurs regards embarrassés au sien.

Mais il ne voyait plus que les yeux exorbités du président. What's the matter with you, Tremblay, lui dit-il ? Avant de se laisser glisser sans résister en bas de sa

chaise, il osa répondre : I am so sick of you, bastard !

Et il tombait indéfiniment dans un trou noir sans fond.

Ce cauchemar récurrent se termine toujours de la même façon. Après une terrifiante chute dans le vide, il se réveille en sursaut, puis, comme pour amortir sa descente en enfer, il s'agrippe à son lit dans un geste de désespoir ultime.

À peine ressaisi, Antoine aperçoit Réjeanne dans l'entrebâillement de la porte.

— Je suis réveillé.

— Je voulais être certaine que vous alliez mieux avant de m'en aller.

— Je vais mieux, Réjeanne, je vous remercie. Vous pouvez partir.

— À vendredi prochain, d'abord.

— C'est ça, à vendredi.

Elle s'en retourne, sur un air d'opéra qu'il ne connaît pas.

Peu après le départ de Réjeanne, il se lève et s'habille, car il ne peut pas souffrir le silence de son appartement.

Tandis qu'il roule sur l'autoroute Bonaventure, les haut-parleurs de sa voiture susurrent la voix de velours de Carla Bruni.

*On me dit que nos vies ne valent pas grand-chose
Qu'elles passent en un instant comme fanent les roses,
On me dit que le temps qui glisse est un salaud,
Et que de nos chagrins il s'en fait des manteaux.*

— Au diable ! marmonne-t-il en pesant sur l'accélérateur.

Au diable Lisa, ses fesses, ses seins, sa peau si
blanche et ses yeux pervenche.

Hasta la vista !

RÉJEANNE

Le temps arrange tout, se dit Réjeanne en se glissant dans son lit à côté de son mari qui a déjà commencé à ronfler. Elle cherche un moment la position idéale pour s'endormir le plus rapidement possible, tourne d'un côté, puis de l'autre, en faisant grincer les ressorts du sommier avant de se décider à s'allonger de tout son long sur le dos. Fermant les yeux, elle s'imagine en train de nager dans la mer comme un dauphin et, peu à peu, l'étau qui écrase sa poitrine et lui coupe la respiration se desserre. Elle espère qu'elle va finir par s'endormir tout doucement sans s'en apercevoir parce qu'elle est tellement fatiguée. Et elle continue de nager. Elle nage des kilomètres et des kilomètres en se prenant pour un joyeux dauphin, jusqu'à ce qu'elle pense à son gâteau d'anniversaire resté sur le comptoir de la cuisine. Les gâteaux « *forêt-noire* » ne supportent pas bien la chaleur. Alors, elle se relève avec une certaine agilité malgré ses deux cent livres, car elle est habituée à son corps et à la place qu'il prend partout où elle va.

La table est encore dressée. La coutellerie, la nappe brodée, les coupes en cristal d'Arques

et la vaisselle en porcelaine de Chine ont l'air d'attendre que les invités arrivent et que la fête débute.

— *Patience et longueur de temps font plus que force et que rage.*

Elle veut se convaincre elle-même qu'elle n'est pas triste. Dans la cuisine, abandonné sur le comptoir en formica à côté de la lasagne refroidie, le « forêt noire » menace de s'affaisser irrémédiablement. Les cerises ont commencé à dégouliner sur la crème chantilly. Réjeanne sait déjà qu'elle n'aura pas besoin de ranger son gâteau dans le réfrigérateur parce que manger est la façon la plus reconfortante qu'elle connaît pour se consoler des peines que la vie lui inflige. Même si, une fois consommé, ce plaisir boulimique aux pervers effets la plonge toujours dans le remords, elle ne trouve jamais en elle assez de force pour résister à ces orgasmes des papilles gustatives, les seuls auxquels elle a droit à présent que Salvatore ne la touche plus.

Avec avidité, elle dévore jusqu'à la dernière bouchée de gâteau, mais elle ne vient pas à bout de sa faim, car elle ne le sait pas ou fait semblant; il existe une sorte de faim qu'aucune nourriture ne peut apaiser. Puis, avec son index, elle grappille les écailles de chocolat collées au fond de l'assiette en verre taillé, un des rares cadeaux de nocces ayant réussi à résister, sans aucune égratignure, à l'épreuve des quarante dernières années. Mieux que son mariage lui-même, pourrait-elle s'avouer, si elle ne tenait pas tant à enfouir cette vérité trop douloureuse au

plus profond d'elle-même.

Quand il ne reste vraiment plus la moindre miette du monstrueux dessert, elle s'empresse de mettre la lasagne au réfrigérateur et de faire disparaître toutes les autres traces de ce souper raté. Demain, elle fera semblant que son fils adoré n'a pas oublié son soixantième anniversaire. C'est son grand talent d'occulter les preuves d'ingratitude de Ricardo et de son cher Salvatore. En attendant, elle va se remettre au lit à côté de son homme. Peut-être réussira-t-elle à dormir, cette fois, malgré les ronflements, malgré tout.

La nuit est froide. L'été est en train de filer en douce. Devrait-elle fermer la fenêtre de la chambre ou la laisser ouverte ? Indécise, elle reste en suspens derrière le rideau de mousseline blanc qui virevolte à chaque nouveau coup de vent. Cette brise fraîche est une bénédiction du ciel. Elle a l'impression que l'arrivée de l'automne va la délivrer, mais elle ne sait pas de quoi exactement. Croisant les mains sur sa poitrine, elle offre son visage aux caresses du vent.

— *Il faut prendre le temps comme il vient et les hommes comme ils sont*, murmure-t-elle.

Elle écarte le rideau, s'appuie contre le rebord de la fenêtre et respire à grandes bouffées chaque goulée de vent.

— À quoi tu joues ? grommelle Salvatore entre deux ronflements.

— Je me sens pas bien.

Elle regrette que son vieux mari ne se précipite

pas pour la serrer dans ses bras et la réconforter, comme il le faisait autrefois aux premiers temps de leurs amours.

— Je me sens pas bien, répète-t-elle plus fort en se retournant vers lui parce qu'elle croit qu'il ne l'a pas entendue.

Mais il s'est endormi sans attendre sa réponse.

— J'ai bouffé tout mon gâteau d'anniversaire, ajoute-t-elle, étant assurée qu'il ne peut entendre son aveu. J'ai mal partout maintenant. Je suis bien punie, hein ?

Même si elle ne s'attend pas à d'autres ripostes que le vrombissement de sa respiration, elle continue de s'adresser à lui.

— D'un autre côté, c'est pas tous les jours qu'on a soixante ans, n'est-ce pas ?

L'espace de quelques secondes, il cesse de respirer, puis il renâcle et se remet à ronfler plus fort que jamais.

— J'aimerais ça que tu m'emmènes avec toi en Italie. Je pensais que tu me ferais ce cadeau-là pour mes soixante ans. Je peux même payer mon voyage si tu veux. Il n'y a pas si longtemps, tu serais jamais parti sans moi.

Elle reprend sa place dans le lit à côté de Salvatore, espérant trouver le sommeil cette fois, malgré les ronflements, malgré tout. Continuant de dormir profondément, il se retourne sur le dos et cesse à nouveau de respirer. D'ordinaire, elle le pousse du coude de crainte qu'il ne réussisse pas, de lui-même, à rattraper son souffle, mais, cette fois, recroquevillée dans la pénombre, elle se contente de fermer les yeux et d'attendre sans

broncher. Quand Salvatore se remet à râler et à grognasser, réprimant son envie de lâcher un hurlement assez puissant pour le faire tomber en bas du lit, elle se met à fredonner son air d'opéra favori.

D'abord, elle chante tout bas, mezza-voce, presque en chuchotant puis, peu à peu, à pleine voix, les yeux fermés. Elle se prend pour Maria Callas. Elle chante si fort, par-dessus les ronflements de Salvatore, que le vent, imagine-t-elle, transporte son chant de l'autre côté de la fenêtre dans toute la Petite Italie. Soudain, elle est Madame Butterfly.

— Qu'est-ce qui te prend ? Es-tu en train de devenir folle, sacrement ? dit Salvatore en la bâillonnant avec sa main large et rugueuse de maçon.

La généreuse poitrine de Réjeanne est secouée de sanglots. Des larmes roulent sur ses joues flasques. Elle pense qu'elle ne pourra pas s'arrêter de pleurer aussi longtemps que Salvatore va la regarder avec ces yeux-là, qui lui disent qu'elle n'est plus assez jeune ni assez belle pour qu'il continue de l'aimer. Ce regard sans indulgence que Salvatore pose sur elle en appuyant sa grosse main sur sa bouche est en train de s'imprégner dans sa mémoire irrémédiablement. Elle ne pourra pas faire semblant que ce moment n'a jamais eu lieu ni oublier qu'un jour, son Salvatore a voulu qu'elle se taise à tout jamais.

— Je vais aller te chercher tes Valium, dit-il en enlevant sa main.

— Je veux pus en prendre, parvient-elle à marmonner en réprimant un sanglot, mais il ne l'entend pas, car il est déjà rendu dans la salle de bains.

Réjeanne reste couchée dans son lit sans bouger. Elle a froid. Devrait-elle fermer la fenêtre ? Car il a commencé à pleuvoir. La pluie pénètre dans la chambre. Le vent fait tomber un des douze angelots de son inestimable collection achetée au marché aux puces. Elle essaie de se lever, mais autour d'elle, tout vacille : les chérubins, les photos de famille accrochées au mur dans des cadres enluminés, la statue de Sainte-Thérèse sur la commode à six tiroirs, le miroir au-dessus du vieux chiffonnier en érable, et les motifs de fleurs de la tapisserie.

Salvatore revient dans la chambre avec un verre d'eau. Son visage a retrouvé son expression habituelle de lassitude. Elle se rend compte que son homme a vieilli, lui aussi. Il ne ressemble plus au bel Italien qu'elle a épousé. Elle prend les deux Valium dans le creux de sa paume craquelée et racornie et les avale à contrecœur, mais sans protester parce qu'elle ne veut pas qu'il se fâche à nouveau contre elle. Assis sur le rebord du lit, il attend sans dire un mot que la médication fasse bien son œuvre de remplacer le désir qu'il a cessé d'éprouver pour elle. Fermant les yeux pour échapper à son regard étanche, elle a juste le temps de remarquer qu'il a changé d'eau de toilette, avant de s'endormir enfin, imbibée de la nouvelle odeur de Salvatore.

Au matin, quand elle se réveille, l'appartement

baigne dans les effluves d'Arabica et le raffut d'une station de radio en plein marathon de l'heure de pointe. Elle devine que Salvatore, assis à l'extrémité de la table, boit son espresso italien, la tête plongée dans la section des sports du Journal de Montréal. Elle n'a pas envie d'aller le rejoindre. Elle aime mieux faire semblant de dormir. Il en faudrait si peu pour qu'elle se remette à pleurer à chaudes larmes. Alors, elle ne prendra pas le risque de sortir de son lit avant le départ de Salvatore au chantier.

La radio annonce un accrochage entre deux véhicules sur la rue Notre-Dame. Le tunnel Hyppolite-Lafontaine et le pont Jacques-Cartier sont déjà congestionnés. Les voitures roulent pare-chocs à pare-chocs sur l'autoroute métropolitaine. Hydro-Québec réclame une hausse des tarifs d'électricité. Le secteur manufacturier accuse des pertes d'emploi importantes au bénéfice de la Chine. Le ciel est ensoleillé et le mercure se maintiendra toute la journée au-dessus de la normale saisonnière. La vie suit son cours habituel, marmonne Réjeanne, sachant qu'elle ne pourra pas demeurer indéfiniment effondrée dans son lit mou à se lamenter sur son sort.

Salvatore entre dans la chambre et se penche au-dessus de son visage.

— Réjeanne, chuchote-t-il, dors-tu ?

Elle continue de faire semblant de dormir à cause de ces relents suspects de muscade et de patchouli qui flottent encore sur la peau de Salvatore.

— Ne m'attends pas pour souper, je vas faire de *l'overtime*.

Elle devine qu'il ne fera pas son *overtime* sur le chantier. Elle sait aussi qu'elle va faire semblant de croire sa menterie, cette fois encore. Seigneur, accorde-moi la grâce d'accepter ce que je ne peux changer, prie-t-elle en elle-même, car elle ne veut pas se mettre à haïr son Salvatore pour de bon.

— Un jour, je vas faire changer les serrures et tu me supplieras de te laisser entrer ! crie-t-elle aussitôt qu'il a refermé la porte derrière lui et qu'elle est bien sûre qu'il ne pourra l'entendre.

Elle sort de son lit et se rend à la fenêtre pour le regarder partir. Tandis qu'elle suit son pick-up rouge des yeux jusqu'à ce qu'il ait tourné au coin de la rue, son cœur se serre à l'idée de perdre son Salvatore. Alors, elle s'empresse de chasser cette pensée de son esprit comme d'habitude et abandonne la fenêtre. Le ciel est ensoleillé et la température se maintiendra toute la journée au-dessus de la normale saisonnière, glapit la radio pour la deuxième fois en moins de vingt minutes. La vie suit son cours, soupire Réjeanne en promenant son regard sur les portraits de famille suspendus dans leur cadre doré sur les murs de la chambre. Une belle jeune femme en robe de mariée de satin blanc sort de l'église au bras de son mari. Une nouvelle maman serre tendrement son bébé dans ses bras. Il semble que leur bonheur n'aura pas de fin et qu'elles seront toujours belles. La vie va les épargner et elles ne deviendront jamais une vieille dame

aux bras désertés. *Le temps passé ne revient jamais plus*, murmure-t-elle en détournant le regard, résignée enfin à entreprendre sa journée.

Dans la cuisine l'attend ce que Salvatore a abandonné derrière lui en partant, un litre de lait en train de languir sur le comptoir dans son contenant de carton, une tasse à café sale renversée au fond de l'évier, les restes d'un croissant au beurre émietté dans une assiette, de la confiture collée sur la nappe en vinyle et le journal du matin. En un tour de main, elle remet de l'ordre. C'est sa spécialité : ranger, laver, frotter. À quatorze ans, elle faisait déjà le ménage dans les riches maisons de Westmount et d'Outremont. Femme de ménage, *il n'y a pas de sots métiers*, comme elle se plaît souvent à le préciser. En plus, elle s'attache à ses clients. *Tout ce qui brille n'est pas or*, se dit-elle aussi parfois quand elle recueille leurs confidences.

Après avoir passé au peigne fin les quatre pièces de son modeste appartement, Réjeanne s'écrase dans son fauteuil berçant, renverse sa tête sur le dossier rembourré, ferme les yeux et se met à chanter d'une voix puissante et belle qui se répand tout autour d'elle en l'enveloppant.

Madame Butterfly.

Cette fois, personne ne peut l'empêcher de chanter. Peu à peu, sa peine se métamorphose. Soudain, elle a l'impression d'être remplie d'amour et d'avoir des ailes.

Butterfly !

MONA

D'une main sûre, l'infirmière, une petite boulotte permanentée, lui écrase le sein entre deux plaques de métal froid. Mona retient une protestation de douleur. Pour se donner du courage, elle se persuade que son kyste ne résistera pas à un tel châtiment.

— Attention ! Ne bougez plus. Inspirez profondément et retenez bien votre respiration jusqu'à ce que je vous dise d'expirer.

Son sein est pressé comme une gaufre. Mona croit qu'il ne retrouvera pas sa forme d'origine.

— C'est tout ! Vous pouvez expirer !

Tout naturellement, son sein reprend son arrondi, mais le kyste est encore là indemne et plus menaçant que jamais.

— À présent, vous retournez dans votre cabine et vous attendez que je vous autorise à vous en aller avant de vous rhabiller, au cas où il faudrait faire une autre radio.

— Ah, je me rhabille pas tout de suite ?

— Non, vous attendez que je vous le dise.

La voix douceâtre de l'infirmière lui donne l'impression d'être une petite vieille qui a du mal à saisir les consignes du premier coup. Sur le ta-

bouret bas sur pattes occupant à lui seul presque tout l'espace de la cabine numéro quatre, elle frissonne dans sa jaquette fendue, même s'il n'y a pas assez d'air dans ce réduit placardé d'un poster hypnotique qui lui coupe la respiration : *La mammographie peut sauver votre vie*. Alors, elle ferme les yeux jusqu'à ce que l'infirmière lui annonce enfin qu'elle peut partir.

— Quand est-ce que je vais avoir le résultat ?

— Votre médecin va vous contacter, Madame !

L'infirmière boulotte appelle une autre patiente. Mona se dépêche de se rhabiller. Une Canadienne sur neuf apprend chaque année qu'elle souffre d'un cancer du sein. On dirait que c'est plus facile de gagner à la loterie du destin.

Mona choisit de se rendre au travail à pied malgré son retard, décidée à épuiser son angoisse en marchant à une vitesse olympique.

— Et ton déjeuner avec Lisa ? demande Kevin, le seul autre coiffeur de « Chez Mona », avant même qu'elle ait le temps d'enlever son manteau et de reprendre haleine.

C'est si difficile de se soustraire à la vigilance de Kevin qui se prend tout le temps pour son fils. Elle essaie d'éviter son regard.

— Super !

— Justement, tu la rappelleras. Elle a téléphoné tantôt pour avoir le titre d'un vieux film avec Audrey Hepburn.

Mona sent ses joues s'empourprer. Aucune riposte ne lui vient à l'esprit pour raccommo-der son mensonge et apaiser la curiosité de Ke-

vin. « Mona coiffure, bonjour ! » Il prend son accent pointu d'Outremont pour répondre au téléphone, mais il continue de la talonner du regard. Elle se dépêche d'aller retrouver sa première cliente du matin, s'obligeant à lui sourire, comme si de rien n'était. Toute la journée, elle devra sourire et parler de tout et de rien. Surtout de rien.

Madame Beaudet est une habituée. Elle se fait coiffer tous les samedis à la même heure. C'est une grande femme maigre aux cheveux plats et au visage anguleux. Mona connaît sa vie par cœur depuis vingt ans qu'elle compatit à ses malheurs et se réjouit de ses petits bonheurs. « J'ai le goût de changer de tête, aujourd'hui, Mona. Es-tu capable de me métamorphoser ? » Elle devine qu'elle a voulu dire : « Je n'en peux plus, prends soin de moi », car elle sait que son mari vient de la quitter pour une femme plus jeune. Alors, la prenant affectueusement par le bras, elle la conduit au lavabo pour son shampoing et, se retenant d'exprimer tout haut ce qu'elle se dit tout bas, maudite vie, elle lui masse longuement le cuir chevelu par petits mouvements circulaires.



« À samedi prochain ! » dit Mona à sa dernière cliente de la journée en l'accompagnant jusqu'à la porte. La vieille dame aux joues ravinées sort en emportant avec elle une odeur de *spray net*. Un vent sec la cueille sur le pas de la porte aussitôt

qu'elle pose, avec délicatesse, son premier pied dehors. Pendant un moment, Mona la suit des yeux par la baie vitrée de son salon de coiffure comme si elle voulait lui éviter d'être balayée par l'automne avec les dernières feuilles d'érable. Il en est ainsi depuis le matin, tout lui paraît fragile et éphémère.

Quand, enfin, elle émerge de sa torpeur, elle s'empare du balai aux poils hérissés qui l'attend appuyé contre le mur et se met à le promener, avec application, tout le tour des cent mètres carrés de carrelage noir et blanc, recueillant au passage les cheveux épars qui jonchent le sol. « Mona Coiffure, bonjour ! » répond Kévin, en empruntant une voix caverneuse qui n'est pas la sienne.

À force de pousser son balai dans tous les recoins, Mona récolte assez de mèches auburn, brunes et blond platine pour se persuader que sa clientèle ne l'abandonne pas. Satisfaite, elle range son balai et va ramasser les serviettes sales accumulées dans le panier à linge. « Ah, c'est toi ! Salut. Comment vas-tu ? » roucoule Kevin au téléphone avec, cette fois, la voix alanguie et ouatée qu'il réserve à ses petits copains. Pour ne pas l'entendre, Mona se réfugie dans le cagibi qui lui sert de salle de lavage, de coin-repas et de débarras. Elle se concentre sur sa tâche : bourrer la cuve de la machine à laver de serviettes de rachine, les arroser de détersif et d'un peu d'eau de javel, appuyer sur le bouton en nickel grenelé, accorder ses pensées au ronron rassurant de l'engin, oublier d'avoir peur du cancer du sein.

— Mona, ça te dérangerait-tu si je passais mon tour pour le ménage, à soir ? demande Kevin, surgissant brusquement dans l’embrasure de la porte avec sa drôle de tête aux cheveux nouvellement *bleachés*.

Elle a envie de lui dire qu’elle le trouvait plus beau avant, quand il avait l’air d’un bel Italien, mais elle y renonce.

— Ben non, voyons, sauve-toi vite ! J’ai pas besoin de toi ! répond-elle en haussant la voix pour couvrir les aboiements métalliques de la machine à laver ringarde qui vient de se mettre à trembler sur ses roulettes.

— Merci, je t’adore, dit Kevin, et il dépose deux gros becs sonores sur les joues de Mona.

— Je le sais que tu m’aimes. Allez, ouste, fous le camp, bourreau de mon coeur !

Elle pousse un profond soupir. Les seuls hommes qui ont des égards pour elle à présent sont gais, ou mariés, ou vieux. Aussitôt que Kevin est parti, elle sort de son réduit aux effluves d’eau de javel. La vie est belle. Inutile de s’apitoyer sur elle-même. De toute façon, elle aime faire le ménage. C’est sa manière de faire étinceler l’univers et de mettre de l’ordre dans ses pensées.

Quand elle a passé au détergent son salon de coiffure d’un mur à l’autre, elle se décide enfin à rentrer chez elle. Il est dix-neuf heures déjà. Dehors, le vent est tombé. L’enseigne du salon « Chez Mona » rutilé dans le soir en lettres rouges incandescentes. C’est samedi. Personne ne l’attend.

Dès qu'elle entre dans son appartement, elle s'empresse d'allumer le téléviseur pour peupler les lieux de voix et de rires qui vont se propager aussi dans les autres pièces. Peine perdue, la solitude résiste au bruit et prend toute la place. Et elle n'a plus la force de se défendre contre cette foutue voix qui lui a radoté des histoires de cancer du sein toute la journée. Cancer. Ce mot va s'incruster en elle si elle ne le remplace pas immédiatement par un autre. Bonheur. Elle repasse ce mot réconfortant plusieurs fois dans sa tête pour mieux chasser l'autre. Pendant que sa baignoire se remplit d'eau parfumée à la mousse de cantaloup, elle remonte le temps avec lui. Bonheur. Ses années de jeunesse en Abitibi. Les premières années de ses amours avec Gabriel. La naissance de Lisa et de Francis. Des larmes roulent sur ses joues. Bonheur. Le mot résonne dans l'espace exigu de sa salle de bains. Elle se force à sourire. Dans un an, j'aurai remboursé l'hypothèque de « Chez Mona ». Huit cents dollars par mois multipliés par douze, c'est une bonne somme. Je pourrai m'offrir un appartement dans le *Mile End* ou faire une croisière par année, en janvier, durant la période tranquille du salon. Bonheur ! Elle se glisse dans la baignoire, renverse sa tête sur le coussin en forme de coquillage et ferme les yeux. Bonheur, une croisière aux Antilles.

Non, elle ne tâtera pas à nouveau son sein gauche pour vérifier si le kyste est encore là. Cette petite bosse de rien du tout. En trouverait-elle une autre sur le sein droit ? Allez donc

savoir depuis combien de temps cette sournoise chose, qu'elle n'ose plus ni toucher ni regarder ni nommer, squatte son corps. Devrait-elle en parler à Lisa ? Sa fille est tellement occupée à monter les échelons de la Banque Royale. Sans compter tous ces hommes qui entrent et sortent de sa vie en laissant des cicatrices. Si au moins, cela la rendait heureuse d'être une directrice de comptes et d'habiter un loft dans le Vieux-Montréal. « Fais-toi z'en pas pour elle, m'man ! C'est rien qu'une snob », dit toujours Francis qui n'a pas réussi à sortir de Rosemont, lui. Qu'est-ce que son fils deviendrait si elle n'était plus là pour le secourir chaque fois qu'il se met dans le pétrin ? Il ressemble à son père. « Gabriel », murmure-t-elle, mais elle veut chasser son souvenir de ses pensées.

Urgence de sortir du bain et d'aller se réfugier dans son fauteuil à bascule. Revoir ce vieux film avec Audrey Hepburn en sirotant un verre de vin rouge. Elle s'enfonce dans son fauteuil en velours frappé et rive ses yeux à l'écran cathodique comme si son bonheur en dépendait. Rêver en regardant Humphrey Bogart embrasser Audrey Hepburn. Sentir ce baiser sur ses lèvres. Éventuellement, s'endormir sans s'en apercevoir avec le goût de ce baiser. Rêver à Gabriel, à ses baisers à lui comme si le temps ne les avait pas enfouis à tout jamais, comme si le quitter n'avait pas été assez douloureux. Elle se revoit, vingt ans plus tôt, fuir l'Abitibi, en plein hiver, avec ses deux enfants. Maudit bonheur. Elle appuie sur le bouton *off* de la télécommande.

Il fera beau demain. C'est dimanche. Alors, dormir, jusque-là.



Au matin, l'automne doux et odorant chatoie sous le soleil de l'été des Indiens. Il entre par la fenêtre ouverte de sa chambre pour l'inviter à sortir. Alors, elle met son tailleur neuf rouge cerise pour se sentir belle et part sans destination précise. Sa démarche est sautillante, comme celle d'une jeune femme. Il lui semble que le temps n'a pas d'emprise sur elle et elle veut croire que la maladie n'en aura pas non plus. Elle accélère le pas. Elle marche vite et longtemps pour distancer le mauvais sort jusqu'à ce que la faim la pousse à entrer dans un café de la rue Mont-Royal fleurant la cannelle et le pain chaud.

Devant les étals gorgés de pâtisseries françaises, de tartes et de sandwiches italiens, elle hésite un moment avant de commander un *focaccia* au thon et un grand bol de café au lait. Puis, emportant le journal du matin, elle va s'asseoir à une petite table ronde à côté d'un vieux couple qu'elle observe à la dérobée, touchée de les voir se parler tout bas en se regardant dans les yeux. De temps à autre, ils éclatent d'un rire complice qui se répand tout autour d'eux. Voilà ce qui me manque, un compagnon qui m'envelopperait de son regard avec tendresse. Et son cœur, tout à coup, se serre. Elle a peur de repenser à Gabriel et détourne son attention vers une famille comme on en voit dans les annonces de cé-

réales, un père attentionné, une mère souriante, un jeune garçon à lunettes un peu turbulent, une petite fille sage avec de longues tresses blondes. Serrement de cœur. Pourquoi les enfants grandissent-ils si vite ? Une serveuse en tablier blanc s'approche avec sa cafetière aux arômes d'arabica.

— Un autre café, Madame ?

— Non merci, j'ai terminé.

Elle se dépêche de partir avant que les larmes ne lui montent encore aux yeux. C'est hormonal. Elle n' imagine pas d'autres raisons à sa mélancolie et à ce malaise indéfinissable, cette étrange lassitude qui lui donne de plus en plus souvent le goût de plier l'échine. Se frayant un chemin dans le troupeau houleux des passants qui ont pris d'assaut le trottoir dans les deux sens, elle a l'impression d'être emportée par une vague de fond. Trop de monde. Trop d'indifférence. Trop de solitude. Trop. Les boutiques débordent, les voitures klaxonnent. Elle attrape de justesse un autobus, trouve une place à côté d'un punk avec des anneaux dans le nez et des écouteurs sur les oreilles, renverse sa tête par en arrière, ferme les yeux, reprend son souffle. Le trajet lui semble interminable. L'autobus vrombit, cahote et exhale des bouffées de gaz carbonique. Les arrêts se multiplient. Elle se cramponne à son banc tant bien que mal, puis décide de faire le reste du chemin à pied. Les rues grises et sans arbres. L'immeuble glabre. L'escalier en colimaçon agrippé au mur de briques érodé par la pollution. Troisième étage. Tout à coup, c'est

une montagne presque insurmontable. Elle a du mal à faire entrer sa clef dans la serrure de la porte d'entrée. Sa main tremble. Une fois dans son appartement, elle a l'impression d'être enfin hors de danger.

Mais il est encore là, ce détestable petit pois sur son sein gauche, deux pouces en bas du mamelon. Maintenant, même plus besoin de le palper pour le sentir distinctement.

Et le voilà qui prend toute la place du bonheur.



Dès que Mona met les pieds dans l'immeuble historique qui abrite le fief de Lisa, elle renoue avec son malaise habituel. Le grand miroir du hall d'entrée lui renvoie une image peu flatteuse d'elle-même. Belle pour une femme de Rosemont, comme lui dit parfois Kevin pour la taquiner. À chaque pas, elle enfonce ses talons aiguilles plus profondément dans l'épais tapis persan. Puis, elle s'en veut d'avoir honte d'elle-même et redresse les épaules pour estomper la distance infranchissable qui la sépare de sa fille depuis qu'elle habite son autre planète. Et tandis que l'ascenseur la hisse au quatrième étage, elle cherche la contenance appropriée, choisit sa première phrase, se remémore des mots recherchés glanés à la télévision. Pour cette fois au moins, plus importante à ses yeux que toutes les autres, elle ne voudrait pas jurer avec le décor, même si elle ne sera jamais la mère qu'elle aurait

souhaitée pour ses enfants. Une femme qui a de la classe et qui s'exprime comme une lectrice de nouvelles.

C'est tellement chic chez Lisa. L'appartement est petit, mais la fenestration abondante et le plafond haut lui confèrent une impression d'espace. C'est trop beau. Elle ne parvient pas à s'y sentir à l'aise.

L'autre invité est déjà arrivé. Un homme mince et élégant dans son complet noir. Il s'approche et lui tend la main en lui adressant un sourire timide.

— Je te présente Olivier, dit Lisa.

— Et vous êtes la mère de Lisa ! Vous avez les mêmes beaux yeux turquoise.

— C'est à vous, ce violoncelle, alors ?

L'instrument repose sur son socle, debout en face d'une chaise vide qui, manifestement, attend le musicien. À côté, la table est dressée somptueusement, nappe blanche brodée, porcelaine, verres en cristal, coutellerie en argent, chandeliers ciselés.

— Oui, il est à moi. Lisa m'a engagé pour la soirée, dit-il, et son sourire se fait gentiment moqueur de sorte qu'elle ne sait plus s'il dit la vérité ou s'il blague.

Lisa se contente de sourire et de verser du champagne dans des flûtes.

— Pour vrai ?

— Oui, mais elle ne sait pas encore que je demande un cachet exorbitant, chuchote-t-il, en se penchant vers Lisa pour l'embrasser.

— Je ne lui dirai pas.

— Vous êtes bien aimable.

Il éclate de rire. Elle remarque qu'Olivier a l'air d'un enfant quand il rit. Il boit son champagne d'un trait, puis se lève, et va retrouver son violoncelle.

S'il pouvait jouer toute la soirée pour lui épargner la peine de parler. Elle manque toujours de mots, maintenant, pour communiquer avec Lisa.

Mais il faudra tout de même qu'elle lui annonce la nouvelle. Elle n'aura qu'à dire la chose la plus simplement du monde, mais plus tard, au dessert peut-être, ou juste avant de partir.

Elle renverse sa tête contre le dossier du fauteuil marron assorti au canapé, ferme les yeux et s'abandonne aux accents langoureux du violoncelle. Le champagne la plonge dans une délicieuse torpeur. La cuisinière exhale de délicats fumets. Lisa semble tellement heureuse et elle est si jolie dans sa robe du soir. Plus ravissante qu'Audrey Hepburn.

Devrait-elle gaspiller ce si précieux moment de bonheur ? Non, surtout pas. Elle appellera Lisa demain pour la remercier et lui annoncer la nouvelle. Ensuite, elle ira voir Francis. Elle dira à ses enfants la même chose qu'à Kevin. Je vais me faire opérer pour un cancer du sein. Ou plutôt, on doit m'enlever un petit kyste au sein gauche. C'est plus rassurant. Car il ne faut pas qu'ils s'inquiètent pour elle. C'est son bonheur de les savoir heureux.

FRANCIS

Francis ouvre les yeux, émergeant des limbes d'un sommeil comateux. Il reconnaît le plafond lézardé de sa chambre miteuse, un capharnaüm aux murs placardés d'affiches de cinéma. Pas de doute, il est enfin de retour de son « bad trip ». *C'est la dernière fois, je le jure sur la tête de ma mère, hostie !* Le cocktail chimique qu'il a ingurgité avec de la bière ne l'a pas amené à la destination prévue. *Le septième ciel, bordel ! Nahima, pis ses orgasmes psychédéliques, grommelle-t-il. Avant que je me fasse encore prendre dans ses trips de cul, il va neiger des clous !*

Une odeur de friture lui soulève le cœur et l'oblige à sortir de son lit, plus vite que son cerveau englué le lui recommande. Il se lève d'un bond et se précipite à la salle de bains en se frayant un chemin à travers les amoncellements de vêtements féminins qui jonchent le plancher de linoléum crasseux. Tandis qu'il se vide l'estomac dans la toilette, il entend Nahima chanter à tue-tête une chanson de Jean Leloup tout en préparant des œufs-bacon-saucisses dont les relents persistants commencent déjà à imbiber l'appartement d'un mur à l'autre.

Il se demande si Nahima est encore en train de planer. Contrairement à lui, la plupart du temps, elle fait de beaux voyages, des baisés fantasmatiques qu'elle immortalise ensuite sur des tableaux où explosent une orgie de vulves béantes et de verges en érection. Il n'a jamais l'impression d'avoir fait partie de la même expédition qu'elle. Chaque fois, il se réveille plutôt avec le sentiment d'avoir échappé de justesse à la mort et il se promet de ne plus recommencer. Quand même, il suit Nahima partout où elle va. Du moins, il fait semblant pour ne pas la décevoir, car il n'est qu'un paumé ordinaire, du genre à boire de la bière à même la bouteille, tout comme son père avant lui, un pauvre fou né pour un petit pain, selon Lisa, sa snobinarde de sœur.

Il tire la chasse d'eau, se rince la bouche, brosse ses dents avec le plus grand soin, puis se réfugie dans la baignoire en émail écaillé, sous le pommeau de douche rouillé qui a la fâcheuse habitude d'être toujours à court d'eau chaude. Il ne sait pas quel jour on est, dimanche ou lundi, quelle importance ? Depuis qu'il a été mis à pied de son dernier emploi permanent, vendeur de chaussures, il ne regarde plus ni sa montre ni le calendrier. Entre deux chèques de bénéficiaire de l'aide sociale, il laisse chaque jour suivre son cours, convaincu qu'il peut perdre son temps à loisir parce qu'il n'a que vingt-cinq ans et toute la vie devant lui.

Longtemps, il laisse crachiner sur sa nuque l'eau chaude, puis froide, qui hoquette timide-

ment des orifices à demi grignotés par le calcaire de la pomme de douche. Puis, tout à coup, il se met à chanter lui aussi la chanson de Jean Leloup : *Tant qu'il y aura des étoiles/ sur le bord de la route nous pourrons nous arrêter/ tant qu'il y aura des rivières/ nous pourrons nous baigner.* Il chante de plus en plus fort, toujours le même couplet. À cause des étoiles et des rivières, il songe à son père qui se la coule douce, dans sa forêt en Abitibi, avec sa nouvelle *pitoune*. Puis, il pense à sa mère, qui a perdu tous ses cheveux pendant ses traitements de chimiothérapie, et il cesse brusquement de chanter. L'eau de la douche est devenue glacée. Il grelotte. Il serre les mâchoires pour réprimer son envie de sangloter comme un petit garçon et ferme le robinet.

— Ouvre-moi, espèce de Zouf ! Je vais faire pipi dans mes culottes, crie Nahima en tambourinant à la porte avec impatience. J'haïs ça quand tu t'embarres dans la salle de bains, tu le sais !

— Je croyais que t'étais pas encore tout à fait revenue sur terre, toi ! dit Francis en ouvrant la porte.

Pour toute réponse, Nahima marmonne quelques mots inaudibles en inuktitut, et va s'écraser sur les toilettes. Elle boude. Francis la trouve bandante quand elle fait la moue et qu'elle fronce les sourcils. Il sent son sexe se dresser.

— S'il te plaît, sors ! J'ai besoin de mon intimité, dit-elle.

Contrarié, il quitte la pièce en faisant exprès de ne pas refermer la porte derrière lui. Il s'en

veut de l'aimer autant. Nahima se donne à tout le monde, mais n'appartient à personne. Il sait, depuis le début, qu'il ne doit rien espérer d'elle.

Renonçant à s'habiller, il se jette, nu, sur son lit et reste étendu sur le dos, la verge gonflée. Dans l'immédiat, il n'a pas d'autre projet que de calmer son désir de Nahima. Il s'en veut de l'avoir tellement dans la peau. Il a le sentiment qu'il ne viendra jamais à bout de se l'arracher du cœur.

Il l'entend tirer la chasse d'eau, se laver les mains, marcher à petits pas sautillants jusqu'à la cuisine, mettre la vaisselle sale dans l'évier sans la rincer, remplir le bol de Ti-mine, lui susurrer des mots doux en zézayant. Il s'exerce à la détester dans ses moindres gestes, puis, débandé, il se décide enfin à se lever.

Après avoir enfilé un vieux jeans délavé et un tee-shirt d'un blanc approximatif, il va s'effondrer sur le canapé mou du salon. Zapper est le meilleur moyen qu'il connaît pour reporter encore à plus tard ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Laver son linge sale, décrotter son appartement, se chercher un emploi, rendre visite à sa pauvre mère défigurée par le cancer, cesser d'être accro à Nahima. Tout ce qu'il ne trouve pas le courage d'accomplir et d'affronter.

Elle vient se poster devant lui, obstruant une partie de son unique champ d'intérêt : l'écran cathodique de vingt-deux pouces. Il ne proteste pas. Surtout, il ne veut rien lui dire d'irréversible. Quelque chose comme : *Pousse-toi de ma vie !* au lieu de : *Tasse-toi de ma vue !*

— Francis, on est à sec, pis le frigidaire est complètement vide !

Nahima a toujours faim. Elle ne peut pas supporter un réfrigérateur dégarni. Sur le moment, il ne trouve rien à proposer. D'habitude, quand il est fauché, il va taper sa mère. Mona ne lui refuse jamais rien sauf que, depuis qu'elle est malade, il fait semblant d'avoir un emploi stable. Il s'accroche à sa télécommande.

— Tu m'as entendue, Francis ? On n'a pus d'argent ! Pus un sou !

Il se contente de hausser les épaules. Elle se fait une place sur le divan, se lovant tout contre lui, au creux d'un gros coussin avachi. Un temps, elle a l'air d'être, elle aussi, complètement hypnotisée par les images de la télé. Croyant à une trêve, il se laisse sombrer dans une bienheureuse torpeur. La longue chevelure de Nahima exhale l'odeur de noix de coco du shampoing qu'elle a chipé chez Jean Coutu. Le bout de ses seins pointe à travers sa camisole de coton moulante. Il a envie de promener sa langue dans la petite cavité de son nombril dénudé et de glisser sa main entre ses cuisses pour l'entendre gémir de plaisir. Quand il la fait jouir, il a l'impression qu'elle lui appartient. Mais ce n'est qu'une illusion fugace. Nahima est un animal sauvage échappé du Grand Nord. Une princesse inuit qui ne donne que son corps.

— *Off* ! dit-elle triomphalement en pesant soudainement sur le bouton d'arrêt de la télécommande, et Madonna, qui était train de beugler une de ses vieilles tounes, ferme sa gueule et

disparaît. Du coup, Francis émerge de son état cataleptique

— Lève-toi, on va braquer un dépanneur ! dit-elle en minaudant de ses beaux yeux sombres et vifs.

Francis n'a pas la moindre envie de s'extirper de son divan.

— Tant qu'à y être, tu pourrais peut-être aller tailler une pipe au propriétaire. Ça payerait une semaine de loyer, au moins. Depuis le temps que le vieux vicieux en pince pour ton joli petit cul !

— J'aimerais mieux que ce soit toi qui payes le loyer, répond-elle en abaissant la fermeture éclair de sa braguette d'une main experte. Prends garde à toi, je suis une bouffeuse de viande crue !

Elle éclate de son rire singulier, clair et saccadé qui la fait ressembler à ces mignonnes poupées esquimaudes qu'on retrouve dans les boutiques de souvenirs du Vieux-Montréal. N'importe comment, il la désire tellement. Il ne veut pas qu'elle s'échappe de ses bras. Jamais.

Alors, il commence à parcourir son corps avec ses mains, avec sa bouche. Dans tous les replis de sa chair. Comme on conquiert un territoire. Comme on gravit une montagne. Puis, il la prend avec fureur, emporté par son insatiable désir de la posséder. Jusqu'à ce qu'elle pousse son terrifiant cri d'animal blessé et qu'il mette la main sur sa bouche pour l'empêcher d'alerter la vieille bigote du troisième.

Trop souvent, leurs étreintes se terminent ainsi. Nahima hurle à la mort. Il lui met la main

sur la bouche. Elle se tait soudain et se met à le fixer avec son regard noir. Il a peur de ce qu'il décèle alors dans ses yeux effarés. Une petite fille assassinée.

— Je t'aime ! dit-il en vain.

Il sait pourtant qu'elle ne croit plus à ces mots-là depuis longtemps. Il enlève sa main et dépose un baiser sur sa bouche avec une infinie délicatesse. D'un mouvement brusque, elle se libère de ses bras, ramasse ses vêtements éparpillés sur les motifs du faux tapis persan et court, toute nue, s'enfermer dans la salle de bains. Une fois de plus, se dit-il, il a perdu la bataille contre son grand-père, son père, ses frères et tous les autres hommes de la tribu de Nahima qui ont tué son âme en plantant de force leur sexe dans sa chair. Jamais, au grand jamais, il n'arrivera à l'aimer assez pour guérir toutes ses blessures. Il lance le gros coussin imprégné de la senteur de Nahima contre l'écran du téléviseur.

Une odeur de marijuana se répand dans tout l'appartement. Il se lève, enfle son jeans et son tee-shirt, et va la retrouver dans la salle de bains. Toute nue, assise sur la toilette, elle fume un joint maladroitement roulé en regardant la baignoire se remplir de bulles de savon mousse et d'eau chaude. Elle évite de lever son regard vers lui. Tout à coup, il a cessé d'exister pour elle. Francis ignore combien de temps il demeurera invisible à ses yeux. Dans deux ou trois joints peut-être, quand les vieux démons de son passé se seront dissipés grâce aux effets anesthésiants de la mari, elle se souviendra de lui à nouveau.

Il imagine un instant qu'il ne sera plus là, ayant trouvé enfin le courage de partir sans se retourner. Mais il s'obstine à rester planté devant elle à l'observer tirer avec application des bouffées de son maudit joint mal roulé, insouciant de sa nudité offerte à son regard. *Prenez et mangez-en tous, ceci n'est que mon corps abusé et souillé depuis l'enfance par tous ceux qui auraient dû m'aimer.*

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne peins pas des petites filles éventrées au lieu de ces grosses bites gluantes ! finit-il par dire, se surprenant lui-même de sa soudaine cruauté.

Elle lève enfin les yeux vers lui. Il regrette déjà les mots qu'il vient de prononcer. Il pense qu'il est, lui aussi, en train de devenir son prédateur.

— Je ne sais pas, dit-elle simplement, comme si la question n'était ni surprenante ni choquante.

Le bain a commencé à déborder. De l'eau se répand sur les losanges du linoléum. Nahima se met à contempler, avec le plus grand intérêt, des coulées d'eau lui lécher les orteils. Francis ferme les robinets.

— *Fuck* ! marmotte-t-il.

— Phoque ! P... h... o... q... u... e, phoque ! réplique Nahima en éclatant de rire.

— Hostie que j'en ai marre ! crie Francis, et son cri résonne dans la petite pièce embuée avec une violence inattendue, étouffant le rire pathétique de Nahima.

— Ne t'en fais pas, bientôt je vais faire un paquet d'argent.

— Parce que tu vas exposer tes peintures dans une galerie d'art de la rue Sherbrooke ?

— Serge est sûr qu'elles vont se vendre comme des pains chauds !

— C'est rien qu'un trou de cul, ton Serge !

— Parce qu'il aime mes tableaux ?

— Est-ce que tu baisses avec lui ?

— C'est à cause de ça que tu le détestes ?

— Oui. Aussi parce qu'il parle avec la bouche en cul de poule.

— Et alors ?

— Je supporte pas qu'un type de Saint-Henri parle la gueule en cul de poule.

Elle éclate de son beau rire de poupée esquimaude. Il cesse de lui en vouloir. De toute façon, qu'a-t-il de plus important à faire que de l'aimer ? Il n'a pas d'ambition, car il refuse de faire partie d'une parade dérisoire, même pour de l'argent.

Il enlève ses vêtements, prend Nahima dans ses bras et la transporte dans la baignoire. L'eau est juste à la bonne température. Le bain exhale un parfum d'agrumes. Et Nahima est tellement belle. Il se met à savonner doucement ses petits seins retroussés en fredonnant : *Tant qu'il y aura des rivières / nous pourrons nous baigner.*

KEVIN

Le sifflement lancinant du vent ne suffit pas à remplir le silence. La neige a commencé à tomber. Kevin pressent que tout va bientôt devenir blanc et froid aussi bien dehors qu'à l'intérieur de l'appartement de Mona où, déjà, il lui semble que la mort rôde.

Il s'éloigne de la fenêtre, dépose la perruque blonde qu'il a terminé de coiffer sur la commode en face du lit. Le miroir lui renvoie l'image de Mona, frileusement lovée en dessous d'une épaisse couette, sa tête chauve émergeant à peine du débordement d'oreillers et de coussins. Il la regarde dormir paisiblement, essayant sans succès d'apprivoiser cette nouvelle Mona qu'il ne reconnaît plus, qui est en train de dépérir à force de chimiothérapie. D'abord ses cheveux, puis ses sourcils, ses cils, sa beauté. Mona n'est plus Mona. Elle est devenue son cancer, et tout le monde détourne le regard. Lui aussi doit se dérober pour se protéger. Son cœur bat comme un tambour. Alors, de toute urgence, sortir de ce cauchemar qui ne lui appartient pas et avaler ses larmes. Profiter du sommeil de Mona pour s'évader de sa chambre mal aérée où chuinte

une odeur fétide : à n'en pas douter, la senteur de la mort en train de siphonner tout l'oxygène de la pièce et de l'empoigner à la gorge.

Il n'a pas le choix de laisser tomber Mona, essaie-t-il de se persuader, le regard vrillé sur la poignée de la porte. Ne serait-ce pas de la légitime défense de quitter immédiatement ce lieu nauséeux frappé de malédiction ?

Mais il n'a pas le temps de trouver la bonne réponse.

— Tu peux partir à présent que je vais mieux, dit Mona, de cette petite voix fatiguée qui est maintenant la sienne.

— Pense pas une seconde que je vais te laisser tomber, pour une fois que t'as besoin de moi, dit-il en reprenant sa place auprès d'elle, au bord de son lit.

Mona lui sourit. Ses yeux bleus, devenus si grands depuis que son visage s'estompe, sont pleins de reconnaissance à son endroit. Personne ne le regarde jamais de cette manière, sauf elle. Peut-être n'est-il plus capable de se passer de ce regard-là qui le touche.

— C'est samedi soir !

— Ma vie n'est pas la perpétuelle fête que tu te plais à imaginer.

En vérité, il n'a jamais eu autant envie d'aller rejoindre ses amis du quartier gai, même s'il déteste les ghettos.

— Ah non ? Ne me dis pas ! Et elle éclate de rire.

Elle a son rire d'avant. Il se demande comment ce rire si insouciant, porteur d'une si sur-

prenante joie, peut survivre à la tragédie du cancer du sein. Il se renfrogne.

— Je commence à en avoir marre de pas mal de choses, dit-il, avec la voix râpeuse qu'il a l'habitude d'emprunter, une fois par année, quand il visite sa famille dans le bas du fleuve.

— Je te crois pas.

— Veux-tu que je replace tes oreillers ?

— J'aimerais mieux que tu te sauves.

— T'es tannée de me voir ?

— J'aime pas ça quand tu me fais ta face d'enterrement.

— J'ai une face d'enterrement, moi ?

— Regarde-toi dans le miroir, tu vas voir.

Il se retourne vers le miroir, remarque le pourtour raviné de ses yeux, s'inquiète de la pâleur de son visage, sourit malgré lui.

— Es-tu certaine que tu peux te passer d'un beau mec comme moi ?

— Faut bien !

— Je suis trop gai pour toi ? dit Kevin, réussissant à rire.

— De toute façon, dans mon état, j'ai plus besoin d'un magicien que d'un homme.

— T'as besoin de te distraire, surtout, tu penses pas ? On devrait se taper un de tes vieux films avec Humphrey Bogart.

— Non, merci. Une autre fois. Je crois que je vais me reposer tranquille.

— Alors, tu veux vraiment que je m'en aille ?

— Oui. Je suis fatiguée. Je te remercie d'être venu t'occuper de moi. Merci aussi de prendre soin de mes clientes en attendant que je retourne

au salon.

— Je garde le fort. T'en fais pas, dit-il en prenant la main de Mona dans la sienne.

— Je sais.

— T'appelles au salon quand tu veux. C'est encore toi, la patronne après tout ! Et puis, comme ça, tu vas pouvoir constater que je continue à répondre *Mona coiffure bonjour !* avec ma plus belle voix !

— Celle d'Outremont ?

— Oui ! Après tout, même si notre enseigne donne sur un trottoir de Rosemont, Chez Mona coiffure, on a de la classe. En tout cas, on a du cœur. Tout le monde t'aime, Mona.

Mona est émue. Il a peur qu'elle se mette à pleurer parce qu'il ne se résignera pas à prononcer ces phrases convenues, des escroqueries. *La médecine moderne fait des miracles. Avec ton courage inébranlable, tu vas passer au travers. Bientôt, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. La lumière est au bout du tunnel.* Non, vraiment, il n'a pas ce sens obscène de la formule de consolation appropriée. Il serait plutôt du genre à pleurer plus fort que Mona, mais s'il ouvre les vannes, il ne contrôlera plus le débit de ses émotions et il ne faut pas que Mona cesse de croire en sa guérison, car l'espoir est la seule chose qui lui reste. Et c'est si fragile, l'espoir, quand on ne croit pas en Dieu.

— Merci ! dit-elle

— Tu le sais que je t'aime plus que ma propre mère, Mona, dit-il en la prenant dans ses bras.

Il se retient de pleurer. Un homme, ça ne pleure pas. C'est ce que son père lui disait tout

le temps. Un homme, ça ne pleure pas ! Il se demande si les gais ont le droit de pleurer, eux. Il pense à la tête que ferait son homophobe de père s'il apprenait que son fils aîné est une tapette en plus d'être un coiffeur pour dames. Il aurait préféré être un vrai homme comme son père les aime. Des larmes commencent à rouler sur ses joues.

— Je t'adore, Mona, dit-il en la serrant plus fort, car il s'en veut d'être un lâche et d'avoir envie de fuir le plus loin possible sans se retourner.

— Quand je vais avoir fini de me battre contre mon cancer, je te jure que je vais m'en payer toute une.

Elle se force à sourire, car elle n'abdique jamais. Pas même devant la mort.

— Tu peux compter sur moi pour organiser le *party*. Ça, c'est dans mes cordes, dit Kevin en essuyant ses larmes avec le revers de la manche de sa chemise, comme un enfant.

Rapper, draguer, se dépenser, se défoncer. Pas de précautions, pas de cérémonie. La vie extrême, et vlan ! la mort ! Pas de temps à gaspiller en lamentations et en compassion. *Enjoy the trip man* ! Fuck la destination finale ! Fuck les pauvres cons qui se contentent de la banalité et de la monotonie. Fuck le cancer ! Meurs pas, Mona, je t'en supplie ! Ça y est, il va se remettre à pleurer comme une tapette s'il ne déguerpit pas au plus vite de la chambre de Mona. Il déglutit pour refouler un sanglot.

— En attendant, file ! Va t'amuser à ma santé !

dit-elle.

— Ta perruque est lavée et coiffée.

— C'est gentil. Merci !

— Repose-toi bien, dit-il en posant sur ses joues deux becs sonores, sa spécialité d'avant la maladie de Mona.

Son dernier bonjour reste pris au fond de sa gorge avec le sanglot.

Il referme la porte doucement derrière lui en sortant, dévale deux par deux les marches du grand escalier extérieur en colimaçon, court dans la ruelle en laissant ses empreintes dans la neige.

Il a l'impression d'avoir la mort au cul.

Il est déjà loin quand il s'aperçoit qu'il a oublié son veston de cuir chez Mona. Il a froid, mais n'a pas le courage de retourner sur ses pas. *Fuck ! fuck ! fuck !* vocifère-t-il, entre ses dents, en poursuivant son chemin.

C'est samedi soir. Il est vingt-deux heures dix-sept minutes. La Terre continue de tourner. Des salauds se tapent sur la gueule partout sur la planète. Des innocents crèvent de toutes sortes de misères, des enfants, des femmes, des hommes, des Mona courageuses qui ne veulent pas mourir.

— C'est pas de ma faute à moi, hostie, si je peux rien y faire, crie-t-il en levant les yeux au ciel.

Il s'arrête devant le salon de coiffure Chez Mona et contemple son visage dans la vitrine. Sa beauté lui paraît monstrueuse. Dans un mouvement d'humeur, il passe la main sur la vitre

comme pour effacer son reflet. Il a le sentiment que quelque chose en lui est en train de mourir en même temps que Mona.

De la poche de sa chemise, les premières mesures de l'Hymne à la joie éclatent en notes nasillardes. Son nouveau téléphone portable, le responsable de cette sinistre imposture musicale, le ramène à sa vie comme une gifle.

C'est samedi soir. Son ami Jérôme l'attend dans un bar de la rue Saint-Laurent, mais il n'a pas l'intention de le rejoindre. Il lui dit oui, mais il fera non, car il s'est déjà promis à quelqu'un d'autre, Vincent, son amant bisexuel qu'il va retrouver dans son appartement de la rue Bernard. De temps en temps, il éprouve le besoin de changer de classe sociale et d'accent, pas seulement de timbre de voix.

La femme de Vincent est partie à un des nombreux colloques auxquels elle participe annuellement. Elle n'est pas au courant que son mari baise avec lui chaque fois qu'elle s'absente.

Aussitôt arrivé, Kevin a le goût de repartir, mais Vincent le retient en lui servant un double scotch. Alors, il consent à s'asseoir dans un fauteuil *design* qui ressemble à une chaise longue de jardin. L'alcool lui fait du bien. Il renverse sa tête par en arrière et se met à parler, même s'il sait que ce n'est pas ce que son vieil amant au profil aquilin attend de lui.

Vincent est nu sous sa robe de chambre en soie entrouverte. Un désir impatient allume son regard. Tant pis pour lui, se dit Kevin, prenant plaisir à dominer cet homme qui a l'âge de son

père. Il lui raconte Mona en prenant son temps, laissant errer ses yeux sur les murs de l'appartement tapissés de bibliothèques pleines à craquer de livres de toutes les épaisseurs. Il fait peu de cas de Vincent, faisant semblant de ne pas voir les soupirs qui ponctuent chaque nouvelle gorgée de son deuxième verre de scotch.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, toi, le prof de philo ? Qu'est-ce qu'ils disent tes bouquins ? demande finalement Kevin parvenu à la fin de la triste histoire de Mona.

— Ils ne s'entendent pas sur le sens à donner à la souffrance.

— Autrement dit, ça t'a servi à rien de lire tout ça.

Kevin fait un grand mouvement du bras comme pour embrasser tous les livres en même temps pour mieux les gratifier du mépris qu'il nourrit à l'égard des choses inutiles.

— Le plaisir de lire ! Ce n'est pas rien. Il ne faut jamais boudier son plaisir, Kevin.

— Veux-tu rire de moi ?

— Pas du tout ! Je voue un culte au plaisir. Je m'y dévoue corps et âme sans diversions ni concessions. La vie n'est qu'un court voyage. Il faut s'obliger à occuper pleinement l'instant, sans égard à ce qui précède et à ce qui suit. Il n'y a pas de transgressions admissibles. Toute rupture du momentum peut avoir des conséquences ontologiques insurmontables. Tout à coup, la neige qui tombe devient mélancolique. Les voitures qui circulent dans la rue vous agressent. Elles puent. Elles

perturbent l'équilibre écologique de la planète. L'indifférence glacée des piétons anonymes que vous croisez vous brise le cœur. Elle vous renvoie à votre solitude. Elle vous rappelle votre destin d'insignifiante fourmi. Crois-moi, mon cher Kevin, un seul moment d'égarement peut gâcher irrémédiablement tout le voyage !

— Je comprends rien à ce que tu me radotes. Tu peux pas oublier un instant que t'es un prof d'université et cesser de t'écouter parler ?

Vincent vient se poster devant Kevin.

— Je ne demande pas mieux. Suce-moi comme toi seul sais le faire et je te jure que je vais même oublier mon nom, dit-il en sortant sa vieille queue molle de l'entrebâillement de sa robe de chambre.

— Tu comprends pas que je ne suis pas dans ce *mood*-là ? Je suis tout *fucké* dans ma tête. Je me déteste. Tu ne peux pas savoir à quel point je me déteste !

— Tu vois, dès lors que l'on perd son innocence, on prend conscience de ses manques et on a peur d'être aspiré par le vide. Pour perdre cette virginité, il suffit d'un événement fortuit, un coup fatal du destin : le cancer de Mona ! L'éventualité de sa mort te confronte non seulement à ta propre finitude, mais aussi à ta lâcheté. Rassure-toi, ça va te passer. Viens !

— Je veux juste revenir comme j'étais. Dis-moi ce que je dois faire maintenant pour pus filer *cheap* et cesser d'avoir peur. Tu dois bien savoir ça, toi, autrement ça vaudrait pas la peine d'être si savant.

— C'est simple, continue comme avant, dit Vincent sur un ton de lassitude.

— J'y arrive pus, justement !

— Tu vas y arriver, ne t'en fais pas, sinon tu feras comme moi, tu t'amuseras avec lucidité.

Il commence à se masturber en contemplant sa verge.

— Moi, je suis seulement coiffeur pour dames, chus pas capable de me regarder bander.

— Quand je n'en peux vraiment plus, je bois du scotch. C'est un bon anesthésiant.

Vincent vide le reste de son verre d'un trait et le laisse choir sur le tapis persan. Il s'approche tout près du visage de Kevin en brandissant son érection comme un ordre tacite.

— Fuck, comme tu le dis si bien. Viens ! Amusons-nous ! L'orgasme est ce qui se rapproche le plus de la plénitude. C'est la conjugaison de la vie et de la mort.

Kevin regarde le membre dressé de son amant. Vincent l'oblige à s'extirper de sa chaise. Il l'enlace avec fermeté et commence à le déshabiller avec la brutalité de son désir exacerbé par une trop longue attente. Malgré sa volonté de résister à son Pygmalion, le sexe de Kevin durcit. Il a envie de frapper Vincent, mais il s'agenouille à ses pieds et se met à le sucer frénétiquement.

Vincent mugit de plaisir.

Fuck ! se dit Kevin.

Des rafales de vent s'abattent contre la fenêtre pendant que la vie se conjugue à la mort.

DOCTEUR DEMERS

Lisa fait claquer la porte derrière elle en sortant. Manifestement, elle est contente de se débarrasser de lui. Il a du mal à réprimer son envie de courir après elle. Heureusement que son corps s'obstine à demeurer écrasé au fond de sa chaise comme une loque. De sa vie, il ne se souvient pas d'avoir été aussi malheureux. Il prend une profonde respiration pour ne pas perdre le contrôle de ses émotions.

— C'est une patiente comme les autres, murmure-t-il. Comme les autres. Comme les autres !

Il essaie de s'en convaincre, faisant semblant de ne pas remarquer le léger tremblement de sa main tandis qu'il annote le dossier de Lisa McKenzie, jeune femme de vingt-sept ans ayant tenté à ses jours un mois plus tôt.

— Comme les autres, répète-t-il en refermant avec brusquerie l'épaisse chemise en carton écorné débordant de feuillets noircis par son écriture indéchiffrable.

Dans un geste de grande lassitude, il renverse sa tête par en arrière et ferme les yeux. Je suis le docteur René Demers, avait-il dit à Lisa, ce jour-là, en se penchant sur sa civière nickelée,

stationnée en ligne avec vingt-cinq autres contre le mur écaillé du corridor des urgences. Comme d'habitude, il y avait embouteillage de patients en détresse que le personnel médical débordé n'avait pas le temps de soigner autrement que comme des animaux, dans l'indignité, en attendant qu'on statue sur leur sort. Mais, depuis longtemps, il ne s'offusquait plus à la vue de tous ces corps humiliés et accablés dont la souffrance était étalée sans vergogne sous la lumière crue de tubes fluorescents. Peut-être même ne les voyait-il plus vraiment, tous ces corps blafards, tous ces yeux hagards. Aurait-il survécu à vingt ans de déambulation dans les hôpitaux sans un regard clinique sur la souffrance ? Ce n'était pas son rôle d'avoir de l'empathie pour ses patients.

Il rouvre les yeux et laisse flotter son regard sur le plafond blanc dénudé. Soigner les écorchures de l'âme et du cœur après les avoir débushquées jusque dans leurs plus secrets replis. Panser leurs blessures sans les aimer, dit-il à voix haute en échappant un long soupir.

Mais, ce malheureux jour, il s'est penché sur cette civière, à la merci de ces yeux-là, troublants.

À ce moment, une fraction de seconde tout au plus, s'est amorcée sa descente aux enfers. Malgré toute sa science, il n'a pas pu se défendre contre le destin. Personne ne le peut, mais il ne le savait pas alors. Il n'aurait jamais cru qu'une pareille chose puisse lui arriver à lui, surtout qu'il ne s'en remette pas encore. Bien sûr, l'âge. Mais il se garde de poser ce diagnostic

expéditif à l'égard de lui-même. Ses cinquante ans à lui sont à l'abri des symptômes habituels. C'est qu'il a l'habitude de se percevoir comme une exception à la règle, car - n'est-ce pas ? - quand on connaît les mécanismes de l'âme pour ainsi dire par cœur, on en arrive à croire qu'on est capable d'échapper à tous les pièges auxquels succombe le commun des mortels. Et n'a-t-il pas une femme exceptionnelle, belle, intelligente, et pratiquant la fellation comme une héroïne de films XXX ? Cela aurait dû le mettre à l'abri de cette humiliation d'aimer à la folie, et sans retour, cette jeune femme insignifiante, sa patiente, par surcroît, jolie, certes, mais sans plus. Sauf ses yeux turquoise, troublants, mais il n'a pas réussi encore à savoir pourquoi ou en quoi, même après toutes ces séances de thérapie au cours desquelles il l'a observée à bonne distance clinique en dissimulant ses érections sous son bureau et ses pensées lubriques derrière ses lunettes à foyers progressifs. Rien à faire, il n'a rien appris à la faveur de cette confrontation douloureuse avec l'objet de son adoration. Au contraire, il s'est enfoncé plus profondément dans ses marécages intérieurs, de plus en plus éperdu d'amour pour elle, tel un puceau boutonneux à ses premiers émois.

La seule chose qui le sauve de l'infidélité conjugale et d'un manquement au code déontologique de sa profession est l'indifférence de Lisa Mckenzie à son endroit. D'ailleurs, sauver est un bien grand mot, car la jeune femme est le centre de toutes ses pensées. Pour ainsi dire une

obsession, mais il n'ose employer ce vocable trop voisin de la névrose obsessionnelle dont il est en train de développer certains symptômes à mesure que le mal envahit son champ de conscience. Par exemple, il ne vit que dans l'attente de leurs deux rencontres hebdomadaires. Pire, son image le poursuit jusque dans sa chambre à coucher, dans son lit même, car elle est de tous ses fantasmes sexuels. D'une certaine manière, il ne fait plus l'amour qu'à elle puisque c'est son corps qu'il imagine quand il prend sa femme. Tous les soirs maintenant depuis que son ardeur a redoublé. Sa chère Lucie s'en étonne et s'en réjouit, la pauvre, et il s'en veut de la tromper si chichement. Un adultère en bonne et due forme lui aurait semblé moins impardonnable, se dit-il, quand il se retourne sur le dos après ses traîtres orgasmes et qu'il entend sa femme lui dire avec gratitude : Je t'aime, mon amour ! Le cœur imbibé de remords, il répond d'une voix tendre : moi aussi ! Cependant qu'il en doute de plus en plus.

Dans certains moments d'exaspération, la nuit, lorsqu'il cherche en vain le sommeil ou le jour, quand il sombre dans un spleen neurasthénique, il n'hésite pas à classer l'amour en tête de liste des maladies mentales devant la schizophrénie. Il souffre d'amour fou, décrète-t-il alors pour soulager sa détresse avec un diagnostic, comme il le fait parfois avec ses patients hypochondriaques. Heureusement, l'amour va, se dit-il, en prenant une profonde respiration, cette fois, pour oxygéner son cerveau dévoyé.

Mais, et c'est là le drame, le temps passe et son sentiment s'éternise. Un mois de soupirs éplorés et de désirs inassouvis.

Lisa, elle, est à nouveau amoureuse. Pas de lui, malheureusement. Elle a perdu le goût de mourir. Sur un coup de tête, en secouant sa longue chevelure blonde dans un mouvement gracieux, elle vient de décider de mettre fin à sa psychothérapie. Guérie !

— Adieu Docteur, souhaitez-moi de ne plus jamais vous revoir.

Elle exultait.

Il se met à fixer la porte, comme s'il s'attendait à la voir revenir d'une minute à l'autre. Déraison, délire, aveuglement, lubie, inconscience, aliénation, déséquilibre, démence, déglingue, dinguerie. Fou. Il est presque convaincu d'être un pauvre type quand la patiente suivante entre et s'assoit en face de lui à la place de Lisa.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Madame Lessard ? demande-t-il machinalement, et il se fait penser à un vendeur d'automobiles.

Il ne peut rien faire d'autre pour cette femme ménopausée, inconsolable d'avoir perdu sa beauté, que de renouveler son Prozac. C'est ce qu'elle attend de lui, une prescription, une dragée de bonheur à prendre le matin au réveil avec un verre d'eau parce que son mari ne l'aime plus.

Pour la première fois, le doute l'envahit. A-t-il le pouvoir de guérir ? Le temps, parfois, lui en donne l'illusion, mais au fond il ne guérit personne. Soudain, il le comprend. Que sa

science est impuissante à soulager le cœur et l'âme. Donc, qu'il aurait mieux valu, peut-être, qu'il vende des cylindrées.

— Je ne veux plus prendre de pilules, Docteur, dit la femme en plongeant ses yeux marron dans les siens avec une assurance inhabituelle.

— Vous ne voulez plus prendre votre médication ?

— Non, répond-elle en baissant et ses yeux et le ton de sa voix, comme si elle ne pouvait tenir son aplomb plus longtemps que sa respiration.

Le docteur Demers incline légèrement le dossier de sa chaise vers l'arrière et émet un hmm hmm accompagné d'un hochement de tête dubitatif. Son visage se referme. Il se retranche derrière un silence professionnel qui est davantage qu'une simple interruption de son, une totale absence de manifestation de ses sentiments et de ses opinions. Par son regard, cependant, il encourage la pauvre femme à parler ou, plutôt, il l'y oblige, car elle est incapable de supporter à la fois l'opacité du silence et la fixité de ses yeux globuleux. La plupart de ses patients ne le peuvent pas. C'est pourquoi il parle si peu durant ses séances de thérapie.

— Je n'en peux plus, Docteur, bredouille-t-elle, avant d'éclater en sanglots.

Décidé à la laisser pleurer tout son saoul, il ne quitte pas son mutisme. Il est capable d'une imperturbable froideur à l'égard de ses patients qui se servent de leurs larmes pour manipuler, comme les jeunes enfants le font avec des parents trop débonnaires. Il cesse de la regarder.

Il tourne même sa chaise vers la fenêtre. C'est sa manière de lui dire : je m'intéresserai à vous quand vous aurez fini de sangloter. Aussi, il se préserve de ressentir de la compassion. Cela surtout. Car ce n'est pas son rôle de compatir aux souffrances humaines.

— Ce n'est pas mon rôle, murmure-t-il sans s'en apercevoir.

— Pardon, je n'ai pas bien compris ce que vous m'avez dit, Docteur.

— Parce que je ne vous ai pas parlé, Madame Lessard, dit-il en se retournant.

Il vient de réaliser qu'il ne peut pas tourner le dos à cette femme qui a tellement besoin qu'on continue de la regarder malgré la déchéance de son corps.

— Ah bon, j'avais cru.

Des larmes roulent encore sur ses joues en laissant des traînées de mascara et de fard. Je ne peux vraiment rien pour elle, se dit-il, et il cesse d'être capable de la regarder sans s'émouvoir des ravages que le temps lui a infligés. Car elle a déjà été belle sans doute avant que sa taille ne s'alourdisse et que ses traits ne perdent leur finesse. Il s'absorbe à annoter avec application le dossier de sa patiente. Puis, ayant l'air de se rappeler sa présence, il daigne enfin lever la tête.

— Ce n'est pas le moment d'abandonner le Prozac, car les symptômes de dépression sont encore très présents.

— J'ai commencé à prendre des Omega 3. Qu'en pensez-vous, Docteur ?

Il prend son temps avant de répondre.

— Cela ne peut pas vous faire de tort.

Il se lève.

— Je vous revois dans un mois, dit-il.

Il ne devrait pas la congédier avant l'expiration des quarante-cinq minutes habituelles de la consultation, mais il n'a pas le courage d'affronter une autre crise de larmes avec toute l'indifférence requise. Au moins, il est encore capable de se respecter, se dit-il en la raccompagnant à la porte.

Il constate, non sans bonheur, que la salle d'attente est déserte. C'est la fin d'une longue journée. Il a l'impression qu'elles seront toutes interminables, maintenant. Pourtant, au lieu de s'en retourner chez lui, il s'enferme dans son bureau, cette petite pièce monastique qu'il déteste, et va se poster à la fenêtre dont la vue donne sur le stationnement bondé de l'hôpital.

Tandis que son regard se perd dans le troupeau polychrome des voitures, une espèce de glapissement rauque s'échappe de sa gorge. À ce moment, il devient évident pour lui qu'il n'est plus lui-même. Et Dieu qu'il hait de toutes ses forces cet autre ! Existe-t-il depuis toujours, tapi quelque part au plus profond de son être, cet exaspérant Mr Hyde ? Ne ressemble-t-il pas à ce garçonnet de huit ans, honteux, qui mouillait son lit ? N'a-t-il pas des airs de cet adolescent inhibé qui se masturbait en feuilletant la section lingerie du catalogue Sears ? Ce garçon au physique ingrat dont toutes les filles se moquaient.

Brusquement, il s'éloigne de la fenêtre comme s'il se sentait menacé. C'est qu'il a cru

voir, dans le reflet de la vitre, le visage de sa mère morte depuis longtemps. Du coup, il se rappelle avoir attendu, avec une patience infinie, que sa *mater dolorosa* bien-aimée s'aperçoive de son existence cependant qu'elle s'obstinait à se rejouer, toujours et encore, la déchirante grande scène du départ de son mari infidèle. Il se souvient qu'elle guettait, chaque jour, le retour de son mari de la fenêtre de sa cuisine. Qu'elle y a perdu sa vie parce qu'il n'est jamais revenu. Il éclate d'un rire acide. Il le fait parfois au lieu d'éclater en sanglots, car il ne pleure jamais. Il rit à s'en taper les côtes, puis, brusquement, il reprend son sérieux, comme si de rien n'était.

Alors, il refait de l'ordre sur son bureau, classe le dossier de Lisa dans la section des M, éteint la lumière, verrouille la porte en sortant, longe le long couloir de l'aile ouest de l'hôpital, salue d'un hochement de tête chaque visage familier qu'il croise en chemin, soupire d'aise quand, enfin, se retrouvant à l'abri dans sa BMW, il se contemple dans le miroir de son rétroviseur : docteur Demers, psychiatre, murmure-t-il, avec un grand contentement, car il a travaillé si dur pour devenir ce qu'il est que Mr Hyde peut bien regagner vite fait son placard.

De retour chez lui, il se cale dans son fauteuil en cuir fin avec un double scotch.

— C'est ça, le bonheur, dit-il à sa femme qui lève ses yeux de son livre, le temps d'un sourire complice.

Il renverse la tête contre le dossier de son fauteuil et accorde son état d'esprit au concerto

de Vivaldi qui remplit toute la pièce, un salon élégant encombré de livres et de souvenirs de voyage.

À son deuxième verre, alors qu'il se réjouit presque d'être délivré de Lisa, sa femme abandonne soudainement la lecture d'un roman de Nelly Arcand pour venir s'agenouiller à ses pieds. Sans attendre son consentement, elle expulse de son pantalon sa queue ramollie par l'alcool et les bonnes résolutions. Bien qu'elle se dévoue à son plaisir avec toute la ferveur requise, il ne parvient pas à récompenser son acharnement à son juste mérite.

En désespoir de cause, il se résigne à fermer les yeux et, une dernière fois il se le jure, il convoque Lisa, la seule capable de le tirer d'embarras en redonnant de la vigueur à son membre défaillant.

Presque aussitôt, il peut labourer sa femme avec toute la passion nécessaire. Ses gémissements le consolent de son infidélité. Oui ! Oui ! Oui ! s'exclame-t-elle quand il la conduit au bord de l'orgasme tant convoité. Au diable les remords ! Il les repousse à plus tard.

— C'est bon ! C'est bon ! hurle-t-elle.

Conforté par son exploit, il oublie de se méfier de son enthousiasme et s'autorise à conclure dans l'allégresse.

— Lisa ! Lisa ! laisse-t-il échapper, trahi par sa muse, en poussant son mugissement extatique.

CATHERINE

Le *Bic* tombe sur le plancher de céramique et roule lentement sous la table jusqu'aux pieds du premier ministre qui hésite un instant avant de se pencher pour le ramasser.

Impassible, Catherine le regarde se plier en deux, engouffrer sa tête à demi dégarnie sous son bureau, retenant son souffle, rentrant son gros ventre, puis se relever, le visage congestionné et le regard halluciné. Ce visage congestionné, ce regard halluciné, voilà l'homme dans toute sa triste vérité, se dit-elle, se sentant presque désolée pour lui qu'il ait investi toute sa vie dans sa carrière politique alors que l'Histoire risque de le condamner.

— Monsieur le premier ministre, que pensez-vous qu'on retiendra de votre règne ?

— Nous avons déjà fait davantage en deux ans que nos prédécesseurs pendant leurs deux derniers mandats et nous allons maintenir le cap, car nous sommes déterminés à sortir le Québec de la crise économique et, comme je l'ai souligné maintes fois, pour atteindre cet objectif vital, nous devons moderniser l'État et mettre le gouvernement au service des citoyens.

Tandis qu'il élucubre, avec un certain brio, le texte d'une cassette bien préparée, une mouche se dandine sur son bureau de verre, mais il ne s'en aperçoit pas, étant occupé à jouer son rôle à la perfection, sachant quoi dire et comment le dire en toutes circonstances et se pensant à la hauteur de toutes les situations. Peut-être que l'Histoire oubliera qu'il ne faisait jamais ce qu'il disait et qu'il n'était pas ce qu'il croyait être.

L'insecte bat des ailes et s'envole vers le plafond. L'espace d'un court instant d'inattention, son regard, furtivement, la suit. Et il a l'air d'un petit garçon malheureux à la recherche d'une sortie honorable.

Avec impartialité, Catherine saisit ce premier signe de la chute prévisible du grand homme, jouant elle aussi son rôle à la perfection, assise bien droite sur sa chaise, son calepin sur les genoux, brandissant ses deux armes redoutables : son magnéto dernière technologie et un stylo jetable contrastant avec sa tenue bon chic bon genre, un tailleur élégant et des escarpins en cuir italien.

Au milieu d'une page vierge de son cahier de notes, elle trace en lettres moulées le mot qu'elle se retient de prononcer depuis le début de l'entrevue : menteur. Elle passe et repasse sur chaque lettre en appuyant sur son *Bic* jusqu'à ce que le mot devienne une sorte de cri de protestation, le cri qu'elle se contente d'étouffer au fond de sa gorge, par conscience professionnelle.

Attendant la prochaine question, l'homme se

cale dans son fauteuil de mandarin et, mine de rien, commence à fouiller dans l'échancrure du corsage de Catherine avec ses petits yeux marron auréolés de pattes d'oie et de cernes bistre. Son odeur musquée, insidieusement, s'incruste sur la peau de Catherine aussi sûrement que s'il lui léchait les seins avec sa langue qu'il fait claquer dans sa bouche à la fin de chaque phrase, comme pour évacuer son trop-plein de salive et de mensonges.

Réprimant un haut-le-cœur, Catherine lui assène une question embarrassante pour le remettre à sa place.

— Vous aviez promis des mesures de conciliation travail-famille. Or, il n'y a rien à ce chapitre dans le dernier budget de votre gouvernement. Comment expliquez-vous ce manquement à l'une des plus importantes promesses de votre campagne électorale ?

Son regard se durcit. Il se redresse, dépose ses mains blanches tavelées de taches de rousseur à plat sur son bureau, comme s'il se préparait à mettre un terme à l'entrevue.

— Cette question ne figurait pas sur la liste que vous m'avez fournie, Madame Blais, dit-il avec condescendance.

— Monsieur le premier ministre, vous n'ignorez pas que votre victoire aux dernières élections est en bonne partie attribuable à.....

— Question suivante, ordonne-t-il en lui coupant la parole.

Pauvre con ! Il ne comprend pas que son refus de répondre sera retenu contre lui comme

preuve de sa mauvaise foi. Elle s'en servira dans son article pour enrichir son portrait de l'homme avec une métaphore aussi effilée qu'une lame de couteau tranchant. C'est sa spécialité de frapper au cœur du sujet avec une précision chirurgicale au nom de ce qui reste de la liberté de presse et du droit du public à l'information.

— Quelles sont les réalisations de votre gouvernement dont vous êtes le plus satisfait ? demande-t-elle pour l'amadouer, même si cette question ne figure pas non plus sur la liste.

Les muscles de la mâchoire du premier ministre se détendent et un sourire ravivé par un blanchiment des dents apparaît sur son visage aux joues affaissées. Après un moment de réflexion consacré à se remémorer son texte, un bijou dans le genre *pitch* de vente concocté par son gourou des communications, il plonge dans son sujet de prédilection avec une ferveur charismatique.

Pendant qu'il s'abreuve de ses propres paroles, Catherine note dans son cahier : regard arrogant, doigts courts, ongles manucurés, cheveux teints, complet sombre bien coupé, cravate en soie vermillon, et Botox entre ses deux sourcils. Des faiseurs d'image ont donc fait quelques retouches cosmétiques au faux beau afin qu'il séduise l'électorat féminin en plus de raccourcir les phrases de ses discours pour les faire entrer dans le format des chaînes de nouvelles. Une idée, un slogan, un ver de méninges s'incrutant vite fait dans le cerveau des téléspectateurs à la manière d'un refrain persistant. Catherine a

envie de se réfugier dans le paysage bucolique du Marc-Aurèle Fortin suspendu sur le mur au-dessus de la tête du premier ministre. Elle le laisse glousser à son aise, se contentant de l'écouter d'une oreille distraite. Ses réponses sont prévisibles, car il ne sort jamais de son personnage.

— Le Québec n'a pas eu un aussi bon gouvernement depuis les cinquante dernières années, dit-il, en conclusion à son dithyrambique bilan, plantant ses yeux de marmotte dans ceux de Catherine.

Malgré des sondages accablants, le premier ministre persiste et signe : « Notre gouvernement est le meilleur des cinquante dernières années ». Elle tient son *lead*.

Derrière son élégant bureau dénudé, il sourit, ayant l'air de croire que les plus gros mensonges deviennent des vérités quand on s'applique à les répéter plusieurs fois. Et certes, ce bon roi Dagobert s'y applique avec la plus grande conviction, n'ayant pas peur du ridicule. D'ailleurs, qui se soucie de la vérité ? Les gens ont d'autres chats à fouetter. Il faut leur dire ce qu'ils veulent entendre. C'est la moindre des choses, car la vie est si difficile.

— Que pensez-vous que vos électeurs attendent de vous, Monsieur le premier ministre ?

— Les Québécois en ont assez d'être les citoyens les plus taxés en Amérique du Nord.

Et c'est reparti. Catherine prend des notes pour camper le décor de la scène : un cadre

rectangulaire est posé à côté du téléphone sur le bureau en verre sans grains ni nœuds. Sur les murs pâles, des oiseaux de Riopelle et les grands ormes de Marc-Aurèle Fortin. De l'autre côté de la fenêtre panoramique, il pleut. La ville est grise comme la moquette et le temps est aussi maussade que les sondages. Catherine biffe : comme la moquette, jugeant la métaphore malheureuse d'autant que le plancher est recouvert de riches tuiles d'ardoise.

— Comment réagissez-vous aux sondages ?

— Je ne les commente jamais. J'ai reçu un mandat clair de la population du Québec.

Et encore vlan ! le punch. Catherine vérifie si le voyant lumineux de son magnétophone est allumé et continue de faire semblant d'écouter avec attention. De toute façon, ayant couvert sa campagne électorale, elle sait ce qu'il va dire sur le sujet. Surtout, elle sait ce qu'il n'avouera jamais : qu'il ne se sent pas à la hauteur des attentes, qu'il est dévasté, qu'il a perdu le contrôle de la situation. C'est sans doute à cause de cela que son visage s'empourpre de plus en plus au fil des questions et que des gouttes de sueur perlent à son front luisant. Ainsi, l'acteur est dévoré par son rôle. Est-on sur le point d'atteindre ce moment de vérité où le personnage va enfin enlever son masque et renoncer à sa langue de bois ? Car c'est bien un peu pour cela qu'elle continue de faire son métier de journaliste, pour faire éclater au grand jour la vérité sans fards.

— Il est de notoriété publique que vous êtes un homme de famille. Comment votre femme

et vos enfants réagissent-ils au fait que vous êtes devenu la cible de prédilection des caricaturistes et des humoristes ?

— Cela les blesse, c'est normal. Mais, en même temps, ils comprennent que c'est inhérent à la fonction de premier ministre. Je suis très fier d'eux. Ils sont ma plus grande force.

Il pose un regard attendri sur le cadre rectangulaire en argent qu'il tourne vers Catherine pour qu'elle partage sa fierté. C'est une photo prise par un photographe professionnel. On dirait la famille idéale : papa, maman, deux ados souriants et sans acné gracieusement serrés les uns contre les autres dans une pose académique. En d'autres circonstances, si elle avait écrit pour un magazine féminin par exemple, elle l'aurait fait parler davantage de sa femme et de ses enfants. Alors, peut-être, lui aurait-il paru sincère et se serait-elle autorisée un peu plus d'indulgence à son endroit.

Il retourne le cadre vers lui, décidant qu'il a suffisamment exposé sa vie privée. Faudrait-il ressentir de la pitié pour cet homme trop petit pour sa fonction qui a, contre toute attente, réalisé son rêve ?

— Quelle est votre plus grande déception ?

— Honnêtement, c'est de découvrir l'héritage désastreux de mes prédécesseurs.

En particulier, l'état lamentable des finances publiques qui ne nous laisse aucune marge de manœuvre, complète Catherine mentalement en se retenant de soupirer de lassitude. Décidément,

se dit-elle, le finaud a l'art de passer ses messages comme une coronelle dans une crevasse. Elle note dans son cahier : trop de mots, trop peu d'idées, trop tard de toute façon.

Dehors, la pluie a cessé. Après cette entrevue navrante et interminable, elle ira retrouver Lisa à l'Express. Entre elles, pas de mensonges. Pas de censure. *Out* le « *politically correct* » et autres rectitudes. Famille, je te hais; boulot, je te quitte; les histoires de cul, j'en ai marre. Et l'amour...

— Quoi d'autre ? laisse échapper Catherine.

La malencontreuse question flotte quelques secondes dans l'air avant qu'elle réussisse à la rattraper en plein vol.

— En effet, à quoi doit donc s'attendre la population vieillissante dans l'état actuel des finances publiques ? demande-t-elle.

— C'est pourquoi nous devons repenser le rôle de l'État.

— Et votre projet de *réingénierie* repose, on le sait, sur les partenariats privés-public auxquels le milieu syndical, notamment, s'oppose vigoureusement, car ils représentent à leurs yeux un recul du bien commun.

— S'ils se donnaient la peine d'examiner ce qui se passe à l'extérieur du Québec, ils se rendraient compte qu'il y en a maintenant partout dans le monde, même dans les pays dont les gouvernements sont de gauche. En fait, il n'y a pas une seule société moderne qui n'expérimente pas ce type de formule qui permet de continuer de dispenser à la population des services à moindre coût. Le Québec est très en

retard à cet égard.

— N'y a-t-il pas aussi partout dans le monde un recul du bien commun en partie attribuable aux politiques néolibérales ?

— Encore une fois, Madame Blais, vous vous écarterez du canevas d'entrevue que je vous ai autorisé.

— Monsieur le premier ministre, je vous donne l'occasion de communiquer à nos lecteurs votre vision...

— Madame Blais, vous recommencez le petit jeu auquel vous vous êtes livrée lors de ma dernière campagne électorale. Je vois très bien où vous voulez m'amener et je vous arrête tout de suite avant que vous ne vous enfoncez dans des jugements partisans. J'ai accepté de vous recevoir de bonne foi et vous êtes en train d'abuser de la situation.

— Monsieur le premier ministre, nos lecteurs sont scolarisés. Ils savent faire la distinction entre un publireportage et une entrevue de fond. À ce moment-ci, vous avez tout à gagner à jouer franc jeu.

— Vous aussi, Madame Blais.

Il est vrai qu'ils ont tous deux intérêt à observer les règles en vigueur. La liberté d'expression a ses limites. Il ne faut pas en abuser. Après tout, la vérité n'est-elle pas dangereuse autant pour elle que pour lui ? Il a ses électeurs; elle a ses lecteurs. Il a ses bailleurs de fonds; elle a ses donneurs de piges. Et chacun s'accroche comme il le peut à ses privilèges et à sa gloire éphémère. Pour lui, cette entrevue s'inscrit dans

une stratégie de « revampage » du personnage tandis que pour elle, c'est un fait d'armes à ajouter à son parcours de jeune journaliste en pleine ascension. Inutile donc de se draper dans ses nobles idéaux, car elle autocensurera, de toute façon, son vocabulaire, et même sa pensée, par rectitude politique et pour ne pas perdre ses chances que d'autres politiciens, au faite du pouvoir, lui fassent la faveur d'un entretien privé. Ainsi va la vie. Il faut faire des compromis. Rien n'est aussi parfait qu'on le voudrait. Et toute vérité n'est pas bonne à dévoiler. Après tout, que la bête s'achève elle-même à coups de mensonges grotesques. Et tant pis si les gens en redemandent.

Car, n'étant pas toujours capable d'affronter la réalité, l'être humain n'est-il pas condamné à se mentir à lui-même encore plus qu'aux autres ? C'est pourquoi il a tellement besoin qu'on lui raconte des histoires. C'est pourquoi il est prêt à croire que ces histoires sont véridiques, même quand elles sont invraisemblables.

Un bref instant, une fraction de seconde, l'espace d'un battement d'ailes de mouche, leurs regards se croisent. Pourquoi a-t-elle soudain l'impression de lui ressembler ?

La mouche se cogne à la fenêtre, pique du nez et va s'écraser sur le plancher. Rien ne peut plus les distraire de leur rôle maintenant.

— Vous avez souvent dit que vous êtes entré en politique pour changer le monde ?

Elle pense à la mère de Lisa qui attend depuis six semaines ses traitements de chimiothérapie.

— Oui, et je suis toujours animé par ce même désir d'améliorer le sort de mes concitoyens et concitoyennes. Je crois que la politique, malgré tous les sacrifices qu'elle exige de nous et de nos proches, nous permet d'apporter une contribution sans égal à la société.

Mais Mona risque sa vie parce qu'elle n'est pas soignée dans les délais requis.

— Qu'est-ce qui vous pèse le plus ?

— Honnêtement, c'est de ne pas consacrer assez de temps à ma femme et à mes enfants.

Catherine écrit en grosses lettres moulées sur une autre page vierge de son calepin ce mot frauduleux : honnêtement. Elle ne sait pas ce qu'elle en fera, s'il se retournera contre lui comme les questions auxquelles il a refusé de répondre ou s'il servira sa cause en plaidant en sa faveur, comme un ultime accent de sincérité. La ligne est parfois si mince entre l'objectivité relative et la complaisance.

— Quel autre métier auriez-vous aimé exercer ?

— Je suis avocat de formation bien que je n'aie jamais pratiqué.

— Mais encore ?

— Comme le dit la chanson, j'aurais voulu être un artiste !

Ce sera le titre de son article, se dit Catherine, satisfaite de lui avoir arraché cette candide confiance qui lui donne une figure humaine sympathique et pathétique tout à la fois.

Brusquement, la porte s'ouvre et laisse entrer ce même adjoint au sourire amène qui

l'a accueillie à son arrivée, l'ange gardien de l'agenda du premier ministre. C'est la fin de l'entrevue, signale-t-il en se postant à côté de son maître, et il dépose un gros dossier sur le bureau de verre. L'homme d'État se lève, rentre son ventre, attache le premier bouton de son veston et, pressé de retourner présider aux destinées du bon peuple, tend vers Catherine sa main blanche et moite.

— Au revoir, Madame Blais, dit-il, mais il ne l'accompagne pas jusqu'à la porte, ayant sans doute épuisé toutes ses réserves de courtoisie.

Elle se hâte de sortir du sanctuaire, car elle sent son regard de marmotte dans son dos. Dieu qu'elle déteste ce triste sire et ses semblables, se dit-elle, en s'engouffrant dans l'ascenseur bondé de vestons cravates et imbibé de senteurs de lotion après rasage.

Dans le taxi qui la conduit à l'Express où Lisa l'attend, elle ébauche le plan de son article, essayant de faire une place à Mona et à son cancer du sein à côté de cet aveu du premier ministre : « Je suis toujours animé par ce même désir de mes débuts en politique d'améliorer le sort de mes concitoyens et concitoyennes. »

OLIVIER

Malgré l'heure matinale, le soleil frappe le pont de Québec d'une chaleur caniculaire. La cohorte des zombies de l'heure de pointe est sur le point de se lasser de croupir sans protester. Olivier referme sa vitre d'auto et glisse un disque compact dans la fente du lecteur CD pour recouvrir d'un concerto pour violoncelle la musique techno qui s'échappe de la voiture stoppée à côté de la sienne, une vieille Mustang décapotable rouge conduite par un jeune homme d'allure suspecte.

Moins pour tromper l'attente que pour oublier les corneilles noires qui survolent les véhicules d'urgence stationnés au milieu du pont, il ferme les yeux, décidé à s'abandonner à Haydn. Il incline le dossier de son siège, renverse sa nuque sur l'appui-tête, puis, permettant à la musique d'ériger ses remparts, il sombre béatement dans un univers sans faille aux accents de violoncelle. *Allegro moderato, adagio, rondo !* Il connaît par cœur ce concerto No 2 en ré majeur pour l'avoir lui-même déjà joué à maintes reprises avec l'Orchestre symphonique de Montréal.

Il n'entend pas, ici et là, des salves de klaxons

exprimer les premiers signes d'exaspération. Il ne veut pas savoir que, sur les ondes des radios, il n'y en a plus que pour ce désespéré qui, hissé sur le parapet du pont de Québec, menace de se suicider sans égard à l'embarras qu'il cause à tout le monde.

— *À l'honnête travailleur qui sera en retard à son boulot, à monsieur Joachim Bélanger qui va perdre sa place au CHUQ pour son opération du cancer de la prostate, à la femme de Jérôme Leblanc qui vient de crever ses eaux sur le siège avant d'une Honda immobilisée sur une bretelle d'entrée du pont, à la petite Florence qui pleure à fendre l'âme sanglée dans son siège d'auto, sans compter les nombreuses autres victimes anonymes et sans défense incarcérées dans cet embouteillage monstre dont on n'entrevoit pas d'issue prochaine, croasse le Morning man vedette d'une station FM en mal de cotes d'écoute.*

Les gens prennent d'assaut les lignes ouvertes pour se plaindre de ce suicidaire qui ne pense qu'à lui. Ils disent qu'il aurait dû choisir un autre moment ou, en tout cas, un autre lieu. Car après tout, ils n'ont pas que ça à faire, attendre qu'un malheureux décide si sa vie vaut la peine d'être vécue. Qu'en ont-ils à « foutre » de ce *nobody* qui n'a pas la délicatesse de vouloir mourir discrètement ? Pourquoi les policiers ne font-ils pas leur boulot ? Un témoin appelle de son téléphone cellulaire pour raconter que des hommes sont descendus de leur voiture et que, leurs mains en porte-voix, ils sont en train de crier : « Vas-y, saute qu'on en finisse ! »

La chaleur caniculaire résorbe les dernières

mesures du rondo. Olivier est rappelé à une réalité dont il souhaitait s'abstraire le plus longtemps possible : le cri d'un homme en détresse que personne ne veut entendre. Mais il tarde à ouvrir les yeux et à redresser la tête, tant il regrette de se trouver aux premières loges du drame en train de se dérouler à quelques voitures de la sienne. Bientôt, il a du mal à se défendre contre la torpeur poisseuse dans laquelle le plonge la touffeur qui a commencé à engluier son huis clos. Un étau se resserre autour de sa poitrine. Il doit abaisser toutes les fenêtres de son auto. Un hélicoptère bourdonne dans le ciel moite. L'horizon est chauffé à blanc par plusieurs kilomètres de capots en rade dardés par les rayons du soleil. La radio de la Mustang rouge déverse les glapissements du *Morning man* en surdose d'adrénaline tandis que le gars de la Mustang, avachi sur sa banquette, chique dans l'indifférence sa grosse motte de gomme.

— *Il est maintenant neuf heures dix-sept minutes. Nous vous rappelons que le pont de Québec est fermé à la circulation depuis plus d'une heure à cause d'un individu qui menace de se suicider. Des travaux en cours sur le pont Pierre-Laporte aggravent la situation au point où il faut parler d'un des pires bouchons de circulation jamais survenus dans la région de Québec. Des files d'automobiles incroyables s'étendent sur plusieurs kilomètres. Au sujet de cet homme, on m'apprend qu'il pourrait s'agir d'un ex-militaire d'Afghanistan. On n'en sait pas davantage pour le moment, mais nous vous tiendrons au courant aussitôt que nous aurons de nouveaux développements. Il fait vingt-huit degrés Celsius à l'ombre et le mercure*

continue de grimper. On poursuit en musique avec Vertigo, pièce tirée de l'album du groupe U2 intitulé How to Dismantle an Atomic Bomb.

Olivier promène son regard sur les poutrelles du pont, comme s'il s'attendait à apercevoir l'homme se balancer dans les airs, entre la vie et la mort. Il pense aux malades de l'âme de l'aile psychiatrique de l'hôpital Saint-Luc dont il s'occupe bénévolement pour se pardonner le suicide de sa femme. Les larmes aux yeux, il se met à fredonner en accordant sa voix à celle de Bono. Il tape des mains sur ses cuisses : *They know they can't dance/ At least they know...* Il croit qu'en chantant, il va reprendre le contrôle de sa respiration. Il chante de plus en plus fort jusqu'à la fin de la chanson, quand l'étau qui enserre sa poitrine commence à se relâcher enfin.

Le gars de la Mustang le dévisage d'un œil interrogateur et baisse le volume de sa radio. Olivier lui sourit en signe de reconnaissance, car il a peur d'entendre le *Morning man* annoncer que l'homme, maintenant juché sur la passerelle du pont, a déployé ses bras et s'apprête à s'élancer dans le ciel, comme un aigle.

— C'est ça que tu voulais, toi aussi, mon amour, t'envoler comme un oiseau ? chuchote-t-il, se débattant contre une douleur familière dont il croyait avoir triomphé.

Il ne voit plus que les gyrophares brasiller sur le pont désert, comme si la mort avait commencé à rôder. Et voilà encore les corneilles, ces charognards, qui ont l'air de guetter une proie, sûrement ce militaire. Sentent-elles qu'il est déjà

mort d'avoir vu de quelles atrocités l'humain est capable ? Savent-elles qu'il n'est pas possible de voler avec des ailes de plomb ? Certaines blessures sont irréparables, n'est-ce pas ?

Le gars de la Mustang rouge se décide finalement à éteindre sa radio. Il regarde Olivier, comme s'il n'avait jamais vu un homme pleurer.

— T'as pas besoin de t'en faire, y sautera pas !

— Comment le sais-tu ? demande Olivier en épongeant du revers de sa chemise ses larmes et les gouttes de sueur qui perlent sur son front.

— S'il avait vraiment voulu se tuer, il se serait jeté en bas depuis longtemps.

— Tu crois qu'il se donne tout ce mal seulement pour attirer l'attention ?

— Tu parles ! Autrement, y aurait choisi de faire ça la nuit, chez lui, tranquille, pour être ben sûr de pas être dérangé. Yé pas si fou, le gars !

— Sans doute ne voulait-il pas que sa femme l'empêche de mourir.

— En tout cas, man, si ce type-là veut vraiment se tuer, y tient pas à crever tout seul. Ça, je te le dis ! As-tu vu le monde qu'on est ? Ya au moins deux kilomètres de voitures en train de roter sur l'autoroute.

Il pousse un long sifflement en enveloppant le paysage d'un mouvement de bras à 360 degrés. Olivier remarque le cobra tatoué sur son biceps. Avec sa gueule grande ouverte, le reptile a l'air de menacer tous ceux qui oseront contredire son maître.

— Ils se foutent tous de lui, dit Olivier qui ne partage pas son émerveillement devant l'éten-

due du bouchon de circulation.

— Qu'est-ce que tu voudrais qui fassent, man ? Y'en ont plein le cul de leurs problèmes. De toute façon, personne peut rien faire pour lui. Toi, le premier. Ça sert à rien de chialer !

— C'est moins pire que l'indifférence.

— T'es un sensible, toi. Tu fais quoi dans vie ?

— Musicien.

— C'est une belle job ! T'aurais pas un peu de *hash* sur toi, par hasard ?

— Non.

— Quelle sorte de tounes tu joues ?

— Du violoncelle.

— Ah bon ! Ça me disait aussi que t'avais l'air trop *straight* pour jouer de la vraie musique.

— C'est quoi de la vraie musique ?

— De la musique qui s'écoute par du vrai monde.

— Tu penses que ça existe du faux monde ?

— Du monde ordinaire, si tu préfères.

— Hier soir, sur les plaines d'Abraham, j'ai joué pour du monde en tee-shirts et en bermudas.

— N'empêche que c'est pas cette musique-là qu'y écoutent dans leur char, tes bonhommes pis tes bonnes femmes en bermudas. N'empêche aussi que le soldat qui menace de se péter la gueule là-bas, c'est pas un prince pis c'est pas le premier ministre du Canada non plus.

— Tu mélanges tout !

— Moi, je pense que c'est plutôt toi qui mélanges tout !

— Ah oui ? Parce que moi je ne suis pas ca-

pable de mâcher de la gomme tranquillement pendant qu'un pauvre diable menace de s'enlever la vie, je mélange tout ?

— D'abord, c'est-tu sa souffrance à lui qui te faisait chialer tantôt ou la tienne ?

— Tu me crois incapable d'empathie ?

— Au contraire, chus sûr que c'est ta spécialité, la sympathie.

— Si notre propre souffrance nous rend sensible à celle des autres, c'est utile.

— Bull shit ! Va donc lui dire ça à lui pour voir. C'est pas tes bons sentiments qui vont le sortir de la marde.

— Parce que toi tu le sais, ce qui va le sortir de la marde, comme tu dis ?

— Je le sais qui pourra pas s'en sortir. Si j'étais à côté de lui, je lui dirais de sauter. C'est clair qui s'est fait bouffer par le système. Je les encule, les christes de salauds qui mènent le monde !

— Tu ne m'as pas dit ce que tu fais dans la vie.

— Je vends de la dope.

— Puis t'es à court de hash ?

— Mettons que je fume mon stock.

Il crache sa gomme par terre en secouant sa tête sur le côté d'un petit mouvement sec, remet sa radio à plein volume, s'écrase au fond de la banquette de sa Mustang, pose ses pieds sur le tableau de bord et vrille son regard sur le pont, comme s'il s'attendait à ce que le suicidaire entraîne le monstre d'acier rouillé dans sa chute. Un sourire sarcastique s'attarde sur sa bouche auréolée d'une moustache de poils drus. Son

bracelet et sa grosse chaîne en argent rutilent au soleil. Olivier détourne les yeux. Il entrebâille la portière de sa voiture, en quête d'un peu plus d'air. Il a recommencé à se sentir oppressé. Le *Morning man* ne se lasse pas d'aboyer.

— *Des policiers de la brigade d'intervention SOS suicide essaient toujours de convaincre l'homme, un militaire souffrant peut-être d'un syndrome post-traumatique, de descendre de la passerelle du pont pendant que des centaines d'automobilistes, affectés par la chaleur de plus en plus accablante, prennent leur mal en patience, ou en impatience pour certains. La situation va bientôt devenir inquiétante, pour ne pas dire tragique pour les personnes particulièrement vulnérables, les jeunes enfants, les gens âgés, les malades.....*

Olivier attend la prochaine pièce musicale. Il pense que la litanie abrutissante des pubs est préférable aux inflations verbales du *Morning man* qui ne sait plus quoi dire pour maintenir ses auditeurs en haleine, et qui a l'air d'avoir besoin d'un malheur additionnel pour ne pas se faire zapper. D'ailleurs, c'est exactement ce que fait le gars de la Mustang. Au grand dam d'Olivier, il sélectionne une station *trash* pour se rassasier de propos haineux à la mesure peut-être de sa propre rage. Car ne faut-il pas traquer les coupables, les rouler dans la fange, les clouer au pilori de la hargne populiste exacerbée par les nouveaux prophètes de la vérité et de la liberté ?

— *Y'a une armée de bœufs sur le pont, pis y en a pas un maudit qui est capable de pogner cet homme-là pour l'arrêter de bloquer le trafic. Ça se peut-tu, hostie ! Y vont-tu la faire leur job, sacrement, avant qu'y ait un*

petit vieux qui crève d'un coup de chaleur au fond de son char ?

Le gars de la Mustang se met à klaxonner comme un débile. Son initiative alerte d'autres zoufs qui n'hésitent pas à conjuguer leurs efforts aux siens. Il exulte de se voir à la tête de la meute. Olivier se surprend à vouloir lui mettre son poing sur la figure. L'hélicoptère de la police descend au-dessus des bêtes rugissantes.

— Chiens sales ! hurle-t-il en les gratifiant d'un doigt d'honneur.

Derrière, les pleutres prennent leur trou et enlèvent leurs mains de leur klaxon. L'hélicoptère reprend de l'altitude et s'éloigne en pétaradant. Fin de la cacophonie. Le chaos est évité. Le gars de la Mustang éteint sa radio et se retourne vers Olivier.

— Y faut que j'appelle à radio pour leur dire que c'est ben vrai qu'y en a qui méritent pas de vivre, hostie !

— Ah oui ? Qui ?

— Les *bœufs*, tabarnak !

— Ils essaient de sauver une vie, ce n'est pas si mal.

— Tu veux-tu rire de moi ? Ça fait presque deux heures qui jasant pis y'a rien qui se passe, christ !

— On n'en sait rien.

— Cou donc, toi, tu vis sur quelle planète ?

— Justement, je suis en train de me le demander.

— Continue, man, de te poser des questions au lieu de chercher des réponses.

— C'est plus difficile de réfléchir que de se gaver des fausses certitudes et des demi-vérités régurgitées par les *trash* radios.

— C'est plus facile d'être un gentil garçon pis de jamais prendre position, tu veux dire. Il se lève debout sur sa banquette et improvise une danse à la manière des rappeurs : *Peut-être ben que oui, peut-être ben que non ! J'y vas-tu ? J'y vas-tu pas ? Je saute ou je saute pas !*

— Vise le noir, tue le blanc ! reprend Olivier en empruntant le ton *rap* de son compagnon d'infortune.

Le gars saute en bas de sa Mustang et vient s'accoter à la portière de la voiture d'Olivier comme pour le narguer ou l'intimider.

— Dans mon monde à moi, man, quand on prend des vessies pour des lanternes, on fait pas vieux os !

— Dans ton monde à toi, y en a-t-il qui savent que la violence est un cercle vicieux ?

— Toi, je suppose que tu penses que c'est mieux de jouer du violoncelle ?

Olivier plante un regard acéré dans les yeux chassieux du gars.

— En effet, c'est ce que je crois !

— C'est-tu ton violoncelle qui est couché sur ta banquette arrière ?

— Oui.

— Tu pourrais peut-être aller y jouer une toune au cinglé !

— Si cela pouvait le sauver, je le ferais.

— Ça m'étonne pas de toi.

— Tu vois, moi, si j'étais à côté de lui, je lui

conseillerais de faire quelque chose avec sa souffrance !

— Un film ?

— Pourquoi pas ?

— Tabarnak, t'es aussi cinglé que lui, dit-il, et il retourne à son auto en riant.

Olivier a le sentiment d'avoir échappé de justesse à un coup de poing sur la gueule et se rencoigne derrière son volant, mais laisse la portière de sa voiture ouverte. Le gars de la Mustang fouille dans le coffre de son auto, en extirpe deux bières, puis, avec un sourire de Joconde et des Molson dans ses grosses mains noueuses, il rejoint Olivier.

— Tiens, dit-il en lui tendant une des bouteilles, ça fait sortir le méchant. Faut pas m'en vouloir. Des fois, je me pompe tout seul. Ça doit être parce que je sais pas jouer du violoncelle. Je veux pas te faire de peine, man, mais ce gars-là, tu peux pas le comprendre aussi ben que moi parce que t'as jamais été assez dans marde pour ça. Ça crève les yeux que tu sais pas ce que c'est, la misère, man.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Regarde-toi, hostie ! On te donnerait le bon Dieu sans confession. C'est clair, ciboire, que t'as jamais mangé de claques sa gueule !

— La vie ne m'a pas toujours épargné.

— A t'a probablement donné tellement de chances, la vie, man, que tu penses que jouer du violoncelle, c'est le bout du bout pis que ça te rend plus *smart* que moi. Mais j'ai des petites nouvelles pour toi, man, c'est des gars comme

moi qui torchent le monde pis qui le défendent !

— Tu vends de la dope, christ !

— Tiens, tu commences à parler comme du monde. Ton cas est pas aussi désespéré que je pensais. Si tu continues comme ça, tu vas finir par être capable de chialer sur quelqu'un d'autre que toi-même.

— Tu sais pas ce que tu dis !

— En tout cas, moi, y m'auront pas, hostie !

— Et lui ?

— Y'é trop tard ! Y'é déjà mort de toute façon.

— J'imagine que si je te dis que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, tu vas me rire au nez ?

— T'as raison. Essaie même pas. Pour survivre dans la jungle, man, y faut être capable de supporter le désespoir. Lui, y peut pus.

— C'est terrible ce que tu dis là.

— Ça te donne envie de brailler ?

Brusquement, des hululements de sirènes secouent la léthargie générale. Une voiture de police se fraye un chemin dans la mêlée.

— Tiens, ya demandé un journaliste asteur. Y veut être ben certain de passer aux nouvelles. Je suis sûr que toi aussi, au fond de toi, tu commences à penser qui serait mieux de sauter, mais tu vas voir que j'ai raison, y se tuera pas, le mec.

— Peut-être a-t-il une femme qui ne peut pas vivre sans lui.

— Bull shit ! De toute façon, je te l'ai dit, y sautera pas !

Il va s'asseoir sur le capot de sa Mustang résigné à attendre encore un bon moment. Oli-

vier sort de sa voiture, et debout, appuyé contre la portière, sa bouteille de bière à la main, il accroche son regard aux poutrelles du pont, comme si le sort du pauvre soldat le concernait personnellement.

— Je pensais qu'elle était heureuse. La veille, on avait fait l'amour. On s'est endormis dans les bras l'un de l'autre. Je me suis réveillé avant elle. Je l'ai regardée dormir. Elle était tellement belle. Je ne me lassais pas de la contempler. Quand elle a ouvert les yeux, elle m'a souri, puis elle m'a dit ...

Sa voix s'étrangle. Le gars de la Mustang baisse la tête parce qu'il n'a pas vraiment envie qu'Olivier lui raconte la suite de son histoire.

— Elle m'a dit : « Surtout n'oublie pas que je t'aime. »

Le gars de la Mustang vide d'un trait le reste de sa bouteille de bière, puis il retourne s'en chercher une autre dans le coffre de sa voiture. Il la boit à grandes gorgées, comme si sa soif était inapaisable. Il n'ose pas regarder Olivier.

— Non, elle a dit : « N'oublie jamais que je t'aime. »

Il se retourne vers le gars de la Mustang, le talonne des yeux en s'avancant vers lui pour accaparer toute son attention.

— Je n'ai pas compris qu'elle me faisait ses adieux. C'était la dernière chance qu'elle me donnait pour la sauver.

Le gars de la Mustang, prisonnier du regard d'Olivier, n'ose pas l'interrompre.

— Elle s'est jetée en bas du pont Jacques-

Cartier. Ma femme que j'adorais s'est suicidée, et je ne me doutais même pas qu'elle était malheureuse. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Je pense juste que c'est pas ta faute !

— C'est pas de ma faute ?

— Non ! Tu pouvais pas vivre à sa place.

— T'as raison, je ne comprends rien à rien, man, dit Olivier en s'arrêtant à quelques pouces du visage du gars de la Mustang.

— T'en fais pas, le violoncelliste, y'a rien à comprendre.

— Quel est le sens ? Tu dois le savoir mieux que moi, je gage, insiste Olivier en posant la main sur son épaule pour le retenir.

— Y'en n'a pas, man. Cherche pas. Si tu commences à te poser des questions, t'es foutu, man ! Tu vas finir comme lui.

— Tu me conseilles de me mettre la tête dans le sable ?

— Pourquoi tu te contentes pas de jouer du violoncelle, man ?

Une cavalerie de gyrophares et de sirènes menée par une ambulance jaillit soudainement du pont. Le gars de la Mustang s'empresse d'aller ouvrir sa radio en quête des dernières nouvelles.

— *On vient tout juste de me faire part que l'homme en détresse qui paralysait la circulation depuis plus de deux heures a finalement accepté de se rendre aux policiers grâce à l'intervention de notre reporter qui s'était déplacé sur les lieux, suite à la demande du militaire, un ex-soldat d'Afghanistan qui, tôt ce matin, au pire moment de l'heure de pointe, a décidé de grimper sur les poutrelles du pont de Québec dans l'intention de mettre fin à ses*

jours.

Le gars de la Mustang ferme la radio et se retourne vers Olivier.

— I drink to that ! dit-il en levant sa bière pour inviter Olivier à trinquer avec lui.

— I drink to that ! répond Olivier en levant à son tour sa bouteille.

— Je crois qu'on a oublié de se présenter. Je m'appelle Olivier. Et toi, man ?

— Olivier.

— Ah ben tabarnak ! T'es mon double, hostie ! I drink to that !

NAHIMA

Nahima est réveillée, mais elle hésite à ouvrir les yeux. Elle a peur du silence en train de tisser sa toile dans tout l'appartement, comme une grosse araignée venimeuse se préparant à capturer sa proie. Elle se retourne sur le dos, se retient de respirer, cesse complètement de bouger. Une morte. Elle aime jouer à ce jeu, s'approchant de la mort avec le sentiment de la dominer par sa seule volonté. Elle compte lentement jusqu'à cinquante, puis expire d'un coup tout l'air emprisonné dans sa cage thoracique. Ainsi croit-elle exercer son droit de vie ou de mort sur son propre corps.

Finalement, elle ouvre les yeux. Son regard erre un long moment sur le plafond, comme si elle cherchait à soutirer quelque chose de cette surface blanche et lisse. Mais rien. Ce rien lui paraît monstrueux. Tout à coup, une rafale de neige secoue la vitre de la fenêtre de la chambre. L'hiver s'infiltre dans la pièce. Frissonnante, elle se replie en boule sous les couvertures en attendant un meilleur moment pour se lever, quand elle n'aura plus peur du froid, quand elle aura faim, quand quelqu'un cognera à la porte ou sim-

plement quand elle aura envie de ne plus reculer l'échéance de vivre sans Francis une journée de plus. Elle se demande s'il reviendra aujourd'hui ou demain. S'il reviendra. Elle essaie de se rappeler ses dernières paroles. Il avait bu trop de bière. Les mots dépassaient sa pensée. Il était si fâché contre elle. À cause du bébé. Son bébé dont il ne voulait pas et qu'il appelait vermisseau comme on dit chenille, asticot ou ver de terre. Finalement, il était parti après avoir fourré dans son sac à dos tous ses biens : trois tee-shirts fripés, un jeans troué, des sous-vêtements délavés, une brosse à dents aux poils hérissés et le iPod flambant neuf qu'il venait de *chipper* chez Future Shop. Attends-moi pas ! lui avait-il crié avant de s'en aller en oubliant de refermer la porte derrière lui, comme s'il refusait de donner à son départ un caractère définitif. Ou d'abandonner un vermisseau. C'est pourquoi elle attend son retour d'un jour à l'autre.

Attendre est nouveau pour elle. Attendre Francis. Attendre un enfant. Attendre ! murmure-t-elle, s'étonnant de la consonance de ce mot invraisemblable dans sa bouche.

D'ordinaire, elle manque d'espoir. Elle laisse les gens aller et venir. Partir. Ils ne comptent pas pour elle. Personne ne compte, sauf peut-être Francis, et cet embryon qui, depuis dix semaines, nage dans son utérus. Elle pose ses mains à plat sur son ventre. « As-tu le goût de vivre, vermisseau, même si personne veut de toi ? »

Elle a appris de sa mère que la vie est sacrée

et qu'on ne peut pas la détruire. Elle a appris de son père que son corps n'a aucune valeur, qu'on peut le violenter et le profaner en toute impunité. Qu'en est-il donc de son ventre abîmé ? Un temple ? Un utérus ? Un vulgaire organe de reproduction ?

À nouveau, elle tourne son regard vers le plafond d'où peut jaillir, à tout instant, une armée d'arachnides répugnants, comme parfois il y en a dans sa tête qui détraquent ses neurotransmetteurs. Elle se tient toujours au bord de la folie. C'est pourquoi elle peint des phallus meurtriers et des vulves ensanglantées. C'est pourquoi elle songe si souvent à la mort. « C'est pas toi qui vas décider de ta vie ou de ta mort, vermisseau. C'est jamais les enfants qui demandent à naître. »

Le plafond s'anime. Au-dessus de sa tête, madame Lalancette, la vieille dame du troisième, abandonnant sa berceuse, se met à arpenter sa cuisine à petits pas nonchalants en se traînant les pieds sur le linoléum. De l'autre côté de la cloison de carton, madame Tchou se querelle avec monsieur Tchou. Du premier montent les effluves tenaces des pommes de terre frites huileuses et des hot dogs écœurants du Gros Bedon. Roulé en boule en dessous de la table, Ti-mine se lèche les pattes. Tantôt, il lavera sa tête avec le plus grand soin tout en ronronnant de satisfaction.

Déjà 11 heures. Le facteur est sur le point de faire sa distribution de chèques de BS. Avec humeur, à grands coups de pieds, Nahima rabat

toutes ses couvertures au pied de son lit, agite ses jambes et ses bras dans les airs, comme si elle se battait contre un ennemi invisible. « Décroche ! Sors de mon ventre ! Pousse-toi ! Force-moi pas à te tuer ! » crie-t-elle en se frappant l'abdomen à coups de poing.

Terrifié, Ti-mine court se réfugier sur le coussin défoncé du divan. Madame Lalancette s'immobilise au beau milieu de son linoléum fatigué. Monsieur et madame Tchou interrompent leurs hostilités. Quand les cris de Nahima sont remplacés par des sanglots, madame Lalancette recommence aussitôt à pilonner son plancher avec ses chaussures à semelles orthopédiques. Madame Tchou et monsieur Tchou, mettant fin à leur trêve, s'invectivent de plus belle. Ti-mine achève sa toilette matinale. La vie reprend son cours normal, fleurant la frite et le hot dog chou-relish-moutarde.

Personne ne soupçonne qu'une première petite victoire vient d'être remportée par un embryon indésirable qui tient bon dans l'adversité. À croire que la vie est plus forte que la misère.

Nahima allonge le bras vers la table de chevet garnie de miettes de Whippet et de biscuits soda, plonge sa main dans le tiroir entrouvert, en extirpe un *Ziploc* contenant ses dernières réserves de hasch, le pose sur son ventre sans l'ouvrir. « Des fois, j'ai besoin de voler comme un oiseau. Et je m'envole. Chus plus légère que l'air. Plus rien me fait mal. J'ai pus peur. Ton père, lui, boit de la bière. Chacun sa façon de lutter contre l'attraction terrestre. Pour toi, c'est pas encore trop

tard. Tu pourrais t'envoler tout de suite comme un petit ange. T'aurais presque pas le temps de souffrir. C'est ce que je pourrais faire de mieux pour toi : te laisser monter au ciel. »

Elle envoie valser le *Ziploc* au plafond et le regarde piquer du nez et s'écraser sur le plancher, encombré de vêtements épars. Se faufile dans le désordre de la chambre, Ti-mine grimpe sur le lit et se pelotonne contre le corps dénudé de Nahima, à la place habituellement occupée par Francis. À côté, monsieur Tchou fait maintenant ronronner madame Tchou et piauler les pattes du canapé-lit à chacun de ses coups de reins. La radio de madame Lalancette glapit un hit des années «vinyle».

Nahima se bouche les oreilles et se met à entonner un chant de gorge, d'abord à voix basse, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que la cascade de sons gutturaux remplissent l'appartement, l'étage, l'immeuble au complet. Soudain, il lui semble que les femmes de sa tribu chantent avec elle, sa mère, et sa grand-mère, et même son arrière-grand-mère à la voix chevrotante. Voici le vent, l'eau, le bruit des pas et des traîneaux dans la neige, les chiens et les voix animales de sa terre ancestrale.

On vient cogner à sa porte. Elle n'ouvre pas et continue de chanter. Les voisins tambourinent contre les cloisons. Elle ne les entend pas. Elle ne se tait que lorsqu'elle a trouvé la réponse qu'elle cherche.

Alors, pendant quelques secondes miraculeuses, le silence règne.

Puis, la vie reprend son cours : chou, relish, moutarde.

Ti-mine se met à miauler pour réclamer sa pitance. Nahima se lève, enfile un jeans délavé et un gilet bedaine, suit Ti-mine dans la cuisine, remplit son bol de croquettes, le regarde boire avec avidité, se poulécher les babines, faire le dos rond, grimper sur le bord de la fenêtre, se recroqueviller en une grosse pelote de poils noirs et blancs, écraser son museau contre la vitre embuée. Elle regarde Ti-mine avec intensité pour s'accrocher à la vie du mieux qu'elle le peut. Lorsqu'elle est un peu réconfortée, elle tartine deux tranches de pain de beurre d'arachide et, pour la première fois depuis deux jours, elle mange enfin. « À toi de jouer, à présent », dit-elle en caressant son ventre à peine arrondi quand elle a terminé son maigre repas. « Prouve-moi que toi, tu tiens à la vie, et je vas te donner tout ce que j'ai et tout ce que j'aurais voulu avoir. Chus prête à t'aimer. À partir de maintenant, juste pour toi, mon petit ange tombé du ciel, je renonce même au désespoir et à tout ce qui vient avec. C'est *big* ça ! Tu peux pas savoir à quel point c'est *big* d'oublier tout ce que j'ai d'enfoncé pas seulement dans le crâne mais dans le cœur aussi. »

Nahima tourne son regard vers la fenêtre. Le soleil du midi fait chatoyer les cristaux de givre qui bariolent la vitre. Le vent est tombé. « Jamais t'apprendras ce qu'ils ont fait de moi. Tu sauras pas quel sang taré coule dans tes veines. »

Deux larmes roulent lentement sur ses joues.

Elle n'y prête pas attention. Elle finit de manger, se lève, rince son assiette et reste un moment indécise devant le monceau de vaisselle sale accumulée qui remplit l'évier et le comptoir de la cuisine. « Je te donne ta chance, mon petit ange, et tu me donnes la mienne. Toi pis moi, on va faire un pied de nez à tous les monstres de la terre. Y nous auront pas. On va résister. Tu vas voir, on va s'aimer. »

Redressant le dos et les épaules, elle se met à l'œuvre, déterminée à faire reluire son minable appartement de fond en comble. Elle veut lessiver la misère et le chaos de sa vie, persuadée qu'en venant à bout de la crasse et du désordre qui l'encerclent de toutes parts, elle triomphera plus facilement du malheur. Toute la journée, elle range, frotte et récuré sans relâche. Quand enfin tout est propre comme un sou neuf, elle est accablée, car la misère est encore là. Sur les murs crayeux, sur les planchers en linoléum, dans la laideur du mobilier de bric-à-brac, dans l'air aux relents de friture. Elle traîne partout, la misère crasse. Elle surgit des paillements de la radio de madame Lalancette et des chamailleries de monsieur et madame Tchou. La sordidité du quartier rentre par les châssis et s'incruste. Elle fait partie des lieux. Impossible de poser son regard ailleurs.

Alors, Nahima décide que l'endroit ne convient pas à un enfant, qu'il lui faut des fenêtres lumineuses remplies de jardins et de ciels bleus, des cloisons étanches à la détresse des voisins, une chambre encombrée de jouets. Et elle

se prend à rêver d'une maison en brique rouge garnie de boîtes à fleurs et de volets en bois. Elle invente des meubles neufs, des canapés rembourrés, des fauteuils à bascule, des armoires anciennes, un écran géant pour Francis et un réfrigérateur plein à ras bord. « C'est pas comme ça que les gens heureux vivent ? Entourés de belles choses, bien habillés, bien nourris, avec assez d'argent pour les consoler de tous leurs malheurs. Leurs enfants sont beaux et rient aux éclats. Leur bonheur me chavire le cœur. Je veux que toi aussi tu ries, mon petit ange, comme si le monde t'appartenait ! »

Le jour décline. L'appartement est sur le point de sombrer dans l'obscurité. Désœuvrée, Nahima erre d'une pièce à l'autre. Il ne faut pas qu'elle cesse de croire en l'impossible. Ne pas penser. Sables mouvants. Mettre un pied devant l'autre en comptant ses pas pour empêcher la vilaine araignée noire de tisser une toile dans sa tête. Ne pas voir trop loin la vie devant.

Surtout ne pas imaginer un seul instant que peut-être sera-t-elle incapable de préserver son enfant du malheur, que ce ne sera pas suffisant de le désirer de toutes ses forces.

Alors, marcher. Compter ses pas. Un, deux, trois... onze, douze, treize... Le salon, la cuisine, la chambre. La chambre, la cuisine, le salon. Marcher de long en large, sans s'arrêter, en feignant d'ignorer que l'angoisse est à ses trousses, que cette salope ne veut pas démordre. Continuer de marcher. Car comment empêcher autrement le désespoir de reprendre sa place ha-

bituelle ?

« Et si le mal était collé après moi ? Et si y pouvait rien sortir de bon de mon ventre ? »

Marcher, car ce n'est plus concevable la mort de son bébé à présent qu'elle a commencé à l'aimer. « Et si Francis était parti pour toujours ? Et si t'avais pas de père, mon petit ange ? Tant pis si Francis revient pus jamais. On sera bien tous les deux, tu crois pas ? Juste tous les deux, toi pis moi. »

Elle s'arrête. Se jette sur son lit. Ferme les yeux. Appelle toutes les images du Grand Nord qu'elle a emportées avec elle dans son exil à Montréal. L'immensité. La lumière. Le silence. Commence à s'inventer une nouvelle vie avec son bébé. Lui trouve un sexe, un visage. Un nom : Wapi, qui signifie heureux.

« Je t'aime, Wapi », murmure-t-elle avant de s'endormir sans s'en apercevoir.

Dans son rêve, tout est moelleux et irisé, puis soudain tout devient douloureux. Entre ses cuisses, du sang s'écoule et se répand sur les draps fraîchement lavés.

GABRIEL

D'un seul et vigoureux mouvement de bras, Gabriel fend une dernière bûche, puis il s'arrête enfin, ayant débité les douze cordes qui chaufferont sa cabane tout l'hiver. C'est ainsi qu'il se plaît à nommer la maison en bois rond qu'il a bâtie de ses mains il y a vingt ans, peu de temps après le départ de sa femme et de ses enfants.

Lentement, Gabriel promène son regard tout autour, contemplant son royaume, le lac tranquille, la forêt d'épinettes et de sapins. Il aime prétendre être le dernier sauvage des lieux. Pour les touristes français et américains à qui il sert de guide de pêche et de chasse, il passe d'ailleurs pour un Indien, ce qu'il n'est qu'à moitié par sa mère dont il a hérité les traits distinctifs : une chevelure d'ébène, des pommettes saillantes, des yeux noirs et une peau cuivrée. La part de lui-même qu'il déteste est blanche. Il la doit à son père, un vieil Irlandais cinglé qui battait sa femme quand il avait bu trop de gros gin. À cause de lui et de sa semence maudite, Gabriel se sent parfois un demi-blanc, parfois, un demi-indien, parfois, la moitié d'un fou.

Il plante sa hache en plein cœur du gros billot de bois qui lui sert d'appui et se dirige vers le lac. Arrivé au bout du quai, il se déleste de ses vêtements et plonge dans l'eau glacée sans la moindre hésitation. Il nage sous l'eau plusieurs secondes avant d'émerger enfin à la surface en s'ébrouant. Pendant un moment, il se laisse flotter sur le dos en regardant le ciel virer au gris, ne sachant pas s'il doit revenir vers le rivage ou crawler jusqu'à la rive opposée, comme il le fait presque chaque jour de mai à octobre.

Son regard accompagne le vol majestueux d'un huard dont le hululement transperce le ciel. Quand l'aigle de mer disparaît derrière les cimes noires des grands sapins, à son tour, Gabriel pousse un long cri, mi-humain, mi-animal, que l'écho propage aux quatre points cardinaux jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans l'air que les couacs nasillards de quelques canards. La pluie commence à tomber en faisant des ronds à la surface de l'eau. Le vent se lève. L'automne prend un coup de froid.

En quelques brasses puissantes, Gabriel atteint le quai, se hisse sur le bord en soulevant son corps par la seule force de ses bras rompus à l'effort, ramasse ses vêtements, se rhabille et marche pieds nus sur le sentier pentu et caillouteux menant à sa tanière.

Malgré ses cinquante ans bien sonnés, le dernier sauvage est encore beau. Les rides profondes qui creusent un sillon de chaque côté de sa bouche donnent même à son visage une certaine noblesse. Et il a encore la force de traverser

son lac à la nage et de gravir les montagnes de sa forêt. Aussi, de faire un enfant à la femme qu'il aime par-dessus tout, se dit-il, quand il pénètre dans la maison et qu'il aperçoit Linou, assise en Bouddha sur son tapis de méditation.

À son entrée, elle ouvre les yeux et lui sourit, puis elle abaisse à nouveau les paupières. Il reste un moment à la regarder. Chaque jour, depuis qu'elle a fait irruption dans sa vie, il y a presque un an maintenant, il s'étonne qu'elle soit encore auprès de lui, et il continue de craindre qu'elle s'en retourne comme elle est apparue, inopinément, emportant avec elle son tatami, ses bâtons d'encens, ses petits pots de fines herbes enlignés sur le rebord de la fenêtre, Vivaldi, ses livres, son rire, sa jeunesse. L'amour venu le surprendre quand il n'y croyait plus.

À regret, il la laisse se refermer dans son silence indéchiffrable bien qu'il meure d'envie de la renverser sur sa natte en jonc et de la prendre fiévreusement, tout de suite, à grands coups de reins. Il lui semble que tout devient possible quand leurs deux corps emmêlés, soudain, se cambrent pour mieux capturer une même vague et se perdre.

Il va s'asseoir près du grand foyer de pierre massif qui occupe à lui seul tout le mur adossé au nord. Un feu crépite dans l'âtre, comme un gros chat ronronnant. Sur l'un des ronds de l'antique cuisinière à bois, une soupe aux haricots mijote paisiblement en répandant son fumet parfumé aux fines herbes. Cette faim-là aussi devra attendre à plus tard, quand la table sera mise et

le pain de ménage rompu, car pour Linou, il y a un temps pour chaque chose, pour dormir, pour manger, pour se recueillir. Ainsi, petit à petit, elle réussit à dompter le sauvage, à en faire un demi-civilisé, à croire que son destin commande qu'il soit, d'une manière ou d'une autre, une moitié de quelque chose. Bien sûr, cela ne lui convient pas toujours qu'on compartimente sa précieuse liberté ni qu'on fasse briller sa cabane comme un sou neuf, mais il n'a pas envie de se défendre contre Linou, parce qu'il l'aime.

Gabriel s'absorbe dans ses pensées tant et si bien qu'il cesse d'attendre que Linou émerge de son univers sidéral. Il a de quoi se morfondre depuis deux jours qu'il ressasse la lettre de Lisa. D'ailleurs, il en connaît maintenant chaque mot par cœur, un surtout plus accablant que tous les autres : morte ! Il ne parvient pas encore à relier ce mot inéluctable à Mona. *Morte !* murmure-t-il pour lui-même. Ainsi, elle l'a quitté pour de bon, cette fois, et il ressent à nouveau la douleur du premier deuil quand elle s'est enfuie à Montréal avec Lisa et Francis pour qu'il ne puisse plus être son mari ni le père de ses enfants, lui le sauvage fou qui s'entend mieux avec les bêtes qu'avec les humains.

Pendant longtemps, il a cru qu'elle reviendrait. Puis, il a aimé d'autres femmes qui lui ressemblaient. Puis, sans s'en apercevoir, il a cessé de l'attendre. Il ne saurait dire à quel moment précisément Mona était devenue une vieille histoire d'amour, un souvenir charnel vague et inodore, une pension alimentaire plus

ou moins fidèlement versée par virements bancaires mensuels.

Gabriel ferme les yeux, soudain envahi par une grande tristesse. *Morte !* répète-t-il tout haut, comme s'il avait besoin de se l'entendre dire pour y croire

— Est-ce que tu vas descendre à Montréal ? demande Linou.

Il ne s'était pas rendu compte qu'elle l'observait depuis un moment déjà avec ses beaux yeux irisés qui ont toujours l'air de lire en lui mieux que dans un livre ouvert.

— C'est trop tard maintenant.

Lisa avait écrit : « Quand tu recevras ma lettre, maman sera morte et enterrée. Ainsi, tu n'auras pas besoin de te demander si tu dois venir ou non à ses funérailles. Pour une fois, tu ne décevras personne. »

— Tes enfants ont peut-être besoin de toi.

Il est persuadé qu'ils le détestent au moins autant que lui-même haïssait son propre père.

— Je ne crois pas, dit-il. Plus maintenant.

Il extirpe la lettre de Lisa de la poche intérieure de sa veste de coutil et la tend à Linou. Pendant qu'elle lit, il ne la quitte pas des yeux, espérant une nouvelle interprétation du texte dont pourtant chaque mot, jusqu'à l'adieu final, semble avoir été pesé avec le plus grand soin par souci de ne laisser subsister aucun doute entre les lignes. Toutefois, il n'attend pas pour aller se réfugier dehors sur la véranda que Linou parvienne à la dernière phrase, la plus meurtrière de toutes : *La mort de maman rompt le seul lien qui*

nous restait.

Quand Linou vient le retrouver, elle passe ses bras menus autour de sa taille et appuie sa tête blonde contre sa poitrine.

— Tu devrais rentrer maintenant, dit-elle.

Une brume épaisse commence à recouvrir le lac en bouchant l'horizon de toutes parts. Morte ! se répète-t-il en lui-même, mais il ne réussit pas à s'en convaincre, comme si Mona n'avait pas le droit de tirer sa révérence. Tout à coup, il lui en veut d'être partie encore une fois sans prévenir. Morte ! « La mort de maman rompt le seul lien qui nous restait. » Voilà qu'il perd ses enfants pour de bon, cette fois. N'est-ce pas une juste punition pour un mauvais père ?

— Le temps se gâte, dit-il.

Au bout du quai, son hydravion est secoué par des bourrasques de vent. Il faudra plusieurs jours avant que le ciel ne se dégage et qu'il puisse voler.

— Entrons, dit Linou.

Il est transi. Il la suit jusque dans la chambre. Linou est si douce, si belle. Si tendres sont ses bras qu'ils guérissent toutes ses blessures.

Mais, cette fois, l'amour est au-dessus de ses forces. Brisé, il s'endort contre Linou, craignant d'être, tout d'un coup, trop vieux pour aimer comme si c'était la première fois.



Au milieu du lac gelé, Gabriel s'arrête pour attendre Linou et s'assurer qu'elle tient bon

malgré la virulence du froid. Il a toujours peur pour elle parce qu'elle est si frêle. Elle avance plus lentement, maintenant que son corps, habituellement agile, commence à être alourdi par l'enfant qu'elle porte, un fils qui arrivera avec les premiers jours de l'été.

Il cligne des yeux, aveuglé par la lumière phosphorescente du soleil de mars qui se réverbère dans la neige blanche. Linou, chatoyante, marche à pas courts en laissant ses empreintes de raquettes à côté des siennes. Il la trouve plus belle que jamais, dans ses nouvelles rondeurs, avec ses mèches blondes qui débordent du capuchon de son *kanuk*. Il lui sourit.

Côte à côte, ils font le reste du chemin sans se presser, heureux de partager un même point de fuite, d'avoir cette destination. Une petite cabane en bois rond à demi ensevelie sous la neige, au milieu de nulle part. Car Linou n'a pas peur de l'infini. Et lui n'a plus jamais soif. La vie, c'est plus fort que tout, se dit Gabriel, chaque fois qu'il s'allonge contre son corps, dans leur grand lit, et qu'il pose, après l'amour, sa main large et calleuse sur son ventre arrondi.

À leur arrivée à la cabane, quelqu'un les attend, avachi sur les marches de la galerie, à côté d'un havresac usé. Gabriel avait aperçu le visiteur de loin, sans le reconnaître. De près non plus d'ailleurs, il ne réalise pas tout de suite que c'est son fils à cause de son crâne rasé et de ses yeux hagards, semblables à ceux d'une bête traquée.

— Salut ! dit Francis sans conviction, comme

s'il était venu jusque-là à contrecœur.

— Bonjour, répond Linou.

— Je suis son fils, dit-il à Linou en désignant Gabriel du menton, mais il ne se décide pas encore à se lever, comme si le voyage l'avait complètement épuisé.

— Moi, je suis Linou. Je suis contente que tu viennes nous voir.

— Je ne resterai pas longtemps, dit-il en se levant enfin, toisant Gabriel d'un regard froid sans pourtant dire ni ce qui l'amène si loin de Montréal ni pourquoi il ne s'est pas annoncé.

— Commence par entrer, veux-tu ? dit Gabriel, déconcerté par le jeune homme décharné et hostile qui se tient debout devant lui.

D'une main ferme, il empoigne le sac à dos de Francis et, désignant la lourde porte en bois d'épinette équarri à la hache, il l'invite à pénétrer dans la maison.

— Je resterai pas longtemps, répète Francis, ayant l'air d'hésiter avant de franchir le seuil, comme s'il regrettait soudain d'être venu.

Francis suspend son parka matelassé à l'un des crochets de la patère de l'entrée, par-dessus le kanuk de Linou, retire ses grosses bottes à bouts d'acier achetées à un magasin de surplus de l'armée, puis s'empresse d'aller se réchauffer près du foyer.

— Tu restes au bout du monde, dit-il à son père, faisant peu de cas de Linou.

— Ça dépend du point de vue.

Après avoir attisé la braise avec des tronçons d'érable sec, Gabriel se réfugie dans une ber-

ceuse en pin flambant neuve fabriquée de ses mains pour l'arrivée de l'enfant. Francis prend place en face de lui, dans un fauteuil profond aux bras enveloppants.

— T'as toujours pas de téléviseur ?

— Je n'en ai pas besoin.

— As-tu de la bière ?

— Non, mais j'ai de l'eau de source si t'as soif.

— T'as cessé de boire ?

— Oui.

— Encore une fois ? dit-il, sur un ton sarcastique et avec du mépris dans le regard.

N'est-ce pas ainsi que lui-même regardait son propre père ? se demande Gabriel. Il lui faut donc croire qu'il ne s'est pas caché assez profondément dans les bois, que Mona ne s'est pas sauvée assez loin de lui pour que Francis soit un homme libre. Parce que, en définitive, il n'est pas possible de rompre ce lien inaliénable du même sang qui coule dans nos veines. Il survit à la mort du géniteur, se dit Gabriel songeant à son propre père.

— Je suis content que tu te sois enfin décidé à venir.

— Je resterai pas longtemps.

— Commence par arriver, veux-tu ?

Pour toute réponse, Francis détourne son regard. Tout à coup, Gabriel a soif comme avant l'arrivée de Linou dans sa vie, car ce fils, qu'il a du mal à reconnaître, le ramène à des blessures anciennes. Ainsi, la haine a bel et bien trouvé son chemin jusqu'à eux et scellé leur lien filial de son sceau indélébile.

Le même sang, une semblable soif inassou-
vissable. De pareils abîmes de silence et de res-
sentiment.

Tandis que Linou dresse la table avec la plus
belle nappe de la maison, comme pour le retour
du fils prodigue, les deux hommes s'enfoncent
dans un mutisme obstiné, rien ne pouvant les
tirer de l'embarras de n'avoir rien à se dire.

Et, peu à peu, leur silence se fait plus vaste
que tous les kilomètres de distance séparant
Montréal du nord de l'Abitibi de sorte qu'ils
n'ont jamais été aussi loin l'un de l'autre.

Et bientôt, ce silence profond et glauque me-
nace de devenir à jamais infranchissable.

Et le vent se met de la partie, hurlant comme
un loup. De la grande fenêtre donnant sur le lac,
Gabriel voit la tempête encercler son territoire.

— C'est prêt ! dit Linou presque en chuchotant.

Le père et le fils abandonnent leur chaise en
même temps et s'avancent à la table d'une dé-
marche renfrognée. Ils ne sont pas conscients
de leur ressemblance. La même charpente ro-
buste et carrée, une semblable façon de marcher
en s'accaparant l'espace, et quelque chose d'in-
définissable dans leur regard, une désespérance.

Il apparaît vite que personne ne prendra la
parole en premier. C'est facile pour Gabriel
de se taire parce qu'il se méfie des mots de-
puis toujours. Francis tient tête avec âpreté en
se refermant sur lui-même. Linou n'a pas l'air
d'avoir peur du silence. Lui donne-t-elle un sens
comme elle le fait d'ordinaire pour tout ? se de-

mande Gabriel en l'observant à la dérobée pendant qu'elle mange, frappé par l'étonnante sérénité de son visage pour une femme d'à peine vingt-cinq ans, soit exactement l'âge de Francis.

Après avoir vidé son assiette, Gabriel repousse sa chaise et sort de table.

— Habille-toi, dit-il à Francis en lui lançant son anorak, tu vas m'aider à sortir mon hydra-vion du banc de neige.

Dehors, le noroît souffle à arracher les têtes. C'est déraisonnable de s'éloigner de l'âtre. Il faut être investi d'une colère inébranlable et avoir envie d'affronter tous les démons à la fois.

Gabriel est fou. Il comprend tout à coup que ce fils ennemi est fou lui aussi et peut-être l'autre, celui encore à naître qui brimbale dans le ventre de Linou en toute innocence.

En vain piocher, creuser, planter des arbres qui ne pourront pas grandir, se dit-il, sentant monter en lui une rage irrépressible.

En vain, pelleter avec fureur sans se soucier des morsures du froid ni de son cœur prêt à exploser en mille miettes à force de manquer d'espoir.

En vain, livrer un combat insensé, à bout de bras contre le blizzard parce que la soif, soudain, est revenue. Cette inextinguible soif qui lui brûle le gosier et la poitrine.

Gabriel remplit sa pelle à ras bord et, dans un geste coléreux, la soulève dans les airs comme pour projeter la lampée de neige folle jusque de l'autre côté du lac pendant que Francis s'attaque à une congère avec le même emportement,

comme une lutte à finir.

Le duel commence.

De temps en temps, traîtreusement, le vent vire de bord d'un coup sec et leur claque une bordée de poudreuse au visage. Mais les deux hommes s'acharnent à poursuivre leur bataille perdue d'avance tandis que des rafales s'abat-tent contre les parois bossuées de la carlingue du Cesna.

En vain, ils continuent de fossoyer comme des Sisyphe enragés, sachant bien qu'ils ne peuvent pas gagner contre Dieu et que l'oiseau efflan-qué dans sa congère ne volera pas aujourd'hui ni demain.

Tel est leur destin, se dit Gabriel, boire jusqu'à plus soif, se battre jusqu'au bout de leurs forces, pelleter en forçats jusqu'à l'épuisement de leur hargne.

Quand ils lâchent enfin prise, l'obscurité du soir a depuis longtemps englouti l'horizon, les arbres et la bordure des montagnes environnantes. La blancheur de la neige découpe les méandres du lac et le pourtour de la maison où Linou les attend, sagement assise sous la lumière de la lampe qui éclaire son bureau de travail blotti contre la fenêtre.

Insouciant des feulements du vent et des guerres qui ne la concernent pas, elle pianote, à toute vitesse, des mots sur le clavier de son portable. Elle écrit ainsi, chaque jour, pendant des heures, comme si sa vie même en dépendait. Gabriel ne comprend pas ce plaisir singulier qu'elle prend à inventer une histoire qui ne sera

peut-être jamais lue par personne.

— Je ne peux pas parler parce que je risque de perdre le fil de mes idées, dit-elle à Gabriel. Donnez-moi une petite minute.

— Elle écrit un roman, explique Gabriel à Francis.

Francis accroche son anorak et va s'asseoir par terre, près du feu, pour faire sécher ses jeans trempés jusqu'aux genoux. De temps à autre, il jette un regard furtif du côté de Linou qui n'abandonne pas son ordinateur. Gabriel s'affaire à préparer du café.

— Ça raconte quoi son livre ? demande Francis à Gabriel quand il lui apporte une tasse de café fumant.

— Je ne sais pas trop.

— C'est l'histoire d'un sauvage, une sorte de Robinson Crusoé qui refuserait de quitter son île, même si un bateau venait le rescaper, dit Linou en refermant le couvercle de son portable.

— C'est une histoire pour enfants ?

— Non, mais la prochaine fois, je vais en écrire une, dit-elle en posant ses mains sur son ventre. À moins que je n'aie plus jamais besoin d'écrire, ajoute-t-elle en regardant Gabriel amoureuxment.

— Pourquoi refuserait-il de sortir de son île, ton Robinson ? demande Francis.

— Parce qu'il est heureux, répond Linou.

Elle vient s'asseoir à côté de Gabriel, sur la causeuse recouverte d'un plaid en patchwork aux couleurs vives.

— Il faut être un *loser* pour choisir de rester

tout seul au fond de son trou, dit Francis en regardant son père.

Gabriel accuse le coup sans mot dire. Il a envie de déposer les armes. Mon fils est un homme, maintenant, se dit-il, prenant subitement la mesure du temps gaspillé et s'en attristant.

— Au contraire, cela exige beaucoup de courage de se retirer du monde, dit Linou.

— Ah oui ?

— Il aurait pu choisir de se laisser mourir.

— De toute façon, il croyait au bateau, n'est-ce pas ? rétorque Francis, sur un ton de dérision.

— C'est vrai, il lui restait de l'espoir.

— C'est pourquoi il faut un bateau dans ton histoire.

— Je n'en ai pas prévu.

— Dans ce cas, y pourra jamais s'en sortir, le pauvre con.

— Sauf qu'il n'est pas stupide.

— Ben non, c'est un sauvage heureux !

— On ne peut pas le blâmer de rejeter le monde tel qu'il est.

— Évidemment. Sauf s'il a osé se reproduire quand même, dit-il en fixant le ventre de Linou.

Gabriel sent la main de Linou tressaillir dans la sienne.

— Je vais aller me reposer un peu avant le souper, dit-elle, et elle se retire dans la chambre, la seule autre pièce de la maison.

Gabriel jette un regard réprobateur à Francis. Il met un certain temps avant de se décider à parler, ayant pris le plus grand soin de choisir ses mots.

— J'ai aimé d'amour deux femmes dans ma vie : ta mère et Linou. Je tiens à ce que tu le saches.

Il se lève pour signifier qu'il n'ajoutera rien de plus sur le sujet.

— Viens m'aider à peler les légumes pour le souper.

Il craint d'entendre prononcer ces mots définitifs qu'il a lui-même refoulés en face de son propre père : *Papa, je te hais !* Il lui semble que la visite de Francis n'a pas d'autre but : le délivrer de ces mots-là. Il faudrait donc qu'il parle le premier, qu'il dise : *Je t'aime, mon fils*, pour les remplacer. Mais ce ne sont pas ceux-là qui sortent de sa bouche.

— Mets les pelures sur le papier journal, dit-il.

Ensemble, ils érigent un monticule d'épluchures de navets, de pommes de terre et de carottes au milieu de la première page d'un vieux numéro de *La Presse*.

— C'est bon, on en a assez, annonce Gabriel qui dépose tous les légumes, pêle-mêle, dans une casserole en acier inoxydable.

Pendant que Gabriel prépare le reste du repas seul, avec une patiente lenteur, Francis demeure opiniâtrement vissé sur sa chaise, devant le tas de pelures, poursuivant son père de son regard sombre.

Il devient de plus en plus évident que Gabriel ne trouvera jamais les mots appropriés à cet instant de retrouvailles avec son fils. Aime-t-il cet étranger, ce juge impitoyable qui se tient devant lui, comme une bête prête à bondir, le condam-

nant à l'avance quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse ? Il s'ennuie du fils perdu qui a grandi à son insu, hors de sa portée, et qu'il imaginait différent. Il préférerait celui que lui décrivait Mona dans ses lettres. Une partie inavouable de lui ne parvient pas à s'attacher à cet homme de son sang, cet autre sauvage rancunier trop semblable à lui-même. Il a envie qu'il retourne au plus vite à Montréal pour pouvoir recommencer à l'aimer, intangiblement, comme il l'a toujours fait jusqu'à ce jour.

— Je vais repartir dès que le beau temps sera revenu, dit Francis, comme s'il avait lu dans les pensées de Gabriel.

— Qu'est-ce qui te presse tant ? dit-il, ressentant, malgré tout, la nécessité de tisser des liens avec ce fils, peut-être pour pouvoir accueillir celui qui va bientôt naître.

— Je suis juste venu pour remplir la promesse que j'avais faite à Mona.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Maman m'a fait promettre de te remettre sa dernière lettre en personne.

Francis extirpe une enveloppe froissée de la poche de son jeans délavé.

— J'aurais aimé mieux que ce soit toi qui passes à Montréal. Je t'ai attendu, mais t'es pas venu, naturellement.

Gabriel prend l'enveloppe que lui tend Francis et la garde dans sa main, n'osant pas l'ouvrir.

— Il était trop tard, dit-il.

— Tu as raison, il était trop tard.

— Elle ne m'avait pas dit qu'elle était malade.

— Qu'est-ce que cela aurait changé que tu le saches ?

— J'aurais préféré qu'elle ne parte pas sans me prévenir, cette fois.

— Elle te devait rien.

— Je sais.

— Elle aurait pas voulu que tu la voies chauve.

— Je comprends.

— Combien de temps ça dure une tempête de neige par ici ? demande Francis en se tournant vers la fenêtre pour cacher son émotion.

— La dernière de l'année est souvent plus féroce que les autres. Tu pourras pas partir demain.

— Je le regrette, murmure Francis en allant se poster à la fenêtre.

Il appuie son front contre la vitre givrée, comme un petit garçon boudeur tandis que Gabriel examine la lettre de Mona. Au milieu de l'enveloppe, elle a écrit de sa belle écriture bouclée : Gabriel. Non pas, monsieur Gabriel Mackenzie, mais seulement son prénom. Alors, il se rappelle la douceur de sa voix quand elle le prononçait. Il se souvient des relents de muguet qu'exhalait sa peau, des vagues dans ses yeux après l'amour. De son sourire. De ses larmes. Il ne fallait donc plus essayer de faire semblant qu'il ne restait plus rien de cet homme, le Gabriel de Mona, son amant jaloux, son mauvais mari et le père invisible de ses enfants.

— J'aimerais savoir pourquoi elle tenait tant à ce que je te la remette en mains propres.

— Peut-être simplement parce que je suis ton

père.

— Ça se peut. Mona était comme ta nouvelle blonde, elle croyait aux bateaux. Jusqu'à la dernière minute, elle y a cru.

— Et toi ?

— Moi, je suis capable d'attendre au fond de mon trou, même si je pense que le bateau passera jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que moi aussi je suis con, probablement.

À présent, ce que Gabriel déchiffre sur le visage de son fils est pire que de la rancœur. Une sorte de désespoir inépuisable difficile à éteindre. Lui-même n'a jamais su pactiser avec le désespoir autrement qu'en buvant, comme son père avant lui.

— Tu n'es pas un con, dit-il en faisant un pas en avant, vers Francis.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Gabriel ne trouve rien à redire à cela, car que sait-il à propos de son fils ? Il s'isole à l'autre bout de la pièce et s'absorbe dans sa lecture de la lettre de Mona tandis que Francis, prostré devant la fenêtre, semble fasciné par la tempête.

— Ni ciel ni terre, murmure-t-il pour lui-même en observant les trombes de poudrerie tourbillonner autour de la maison.

— On va se faire enterrer vivants, n'est-ce pas ? dit Linou en sortant de sa chambre.

— J'ai plutôt l'impression de me trouver à l'abri dans l'œil d'un cyclone, dit Francis.

— J'aime cette sensation de fragilité qu'on

ressent devant la furie des éléments.

— Tant qu'on est capable de rester en dedans sans manquer d'air.

Linou ne semble pas avoir entendu la dernière phrase de Francis, ou elle fait semblant.

— Je pense que ce sera bientôt prêt, dit-elle en soulevant le couvercle du chaudron de fer.

Le fumet du bœuf aux légumes de Gabriel se propage partout autour dans l'indifférence générale. Gabriel, perclus dans son coin, termine sa deuxième lecture de la lettre de Mona et Francis ne décolle pas de la fenêtre.

— Je crois que j'ai dormi trop longtemps, dit-elle. Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée, Gabriel ?

— Je voulais te laisser aller au bout de ton sommeil, se force-t-il à répondre.

Il replie la lettre, la remet dans son enveloppe et la redonne à Francis.

— C'est à ton tour, dit-il.

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai seulement besoin de savoir pourquoi Mona m'a fait faire cette stupide promesse.

— C'est écrit dans la lettre.

— Je vais la lire tout à l'heure alors, dit-il en remettant la lettre dans la poche de son jeans.

Linou les invite à passer à table. Ils prennent place autour du pot-au-feu fumant fleurant le thym et la sauge. Le silence du soir se remplit des hullements du vent, des crépitations du feu et des couinements des fourchettes et des couteaux.

Tôt après le repas, Gabriel se retire dans sa chambre avec Linou. Il s'allonge à ses côtés sur

le dessus de la courtepointe sans se déshabiller et la regarde s'endormir. Puis, il reste un long moment étendu sur le dos, les mains derrière la nuque à fixer tantôt le plafond en planches de pin, tantôt, étincelantes dans le noir, les petites poignées blanches de la commode, tantôt le miroir rectangulaire suspendu au-dessus du meuble ancien hérité de sa mère.

Il se demande si Francis est en train de lire la lettre de Mona. Combien de temps doit-il lui accorder pour la lire et la relire avant d'aller le rejoindre ? Devrait-il avoir cette conversation redoutable tout de suite ou plus tard ? Devrait-il avoir cette conversation père-fils ?

Cher Gabriel,

Durant mes dernières semaines de vie, j'ai eu beaucoup de temps pour voyager dans le passé. Lorsqu'on n'a plus d'avenir, on n'a guère d'autres lieux où se réfugier que dans ses souvenirs. Quand même, je n'ai pas pour autant remplacé mes rêves par des regrets. Je ne t'écris pas pour te demander pardon de t'avoir quitté. J'ai fait pour le mieux dans les circonstances que tu connais aussi bien que moi.

Je veux que tu saches que, malgré tout, je n'ai jamais cessé un seul jour de t'aimer. Tu m'as manqué. Mais je ne t'écris pas non plus pour te faire des déclarations d'amour passées date. D'ailleurs, cette lettre n'a pas d'importance. Si tu la reçois par la poste, empresse-toi de la jeter au feu tout de suite sans te donner la peine de poursuivre ta lecture jusqu'à : je t'embrasse, Mona. Car elle n'a aucune valeur en elle-même. Ce qui importe, c'est qu'elle te parvienne de la main de Francis. C'est

vraiment la seule chose qui compte pour moi.

Donc, comme tu es arrivé jusqu'à ce paragraphe, je présume que Francis a rempli la promesse que je l'ai forcé à me faire et j'en suis heureuse. Tu peux lui dire, de ma part, combien je suis fière qu'il soit un homme de parole. Quant à toi, Gabriel, maintenant tu sais à quel point Francis te ressemble. Il est aussi beau que toi, mais pas plus doué pour vivre parmi les hommes de cette planète. Je t'ai écrit plus haut que je n'avais pas de regrets, mais c'est faux. J'en ai un. J'ai permis (mais je ne l'ai pas voulu) que ton fils te haïsse autant que toi-même tu haïssais ton père. J'aimerais que tu le délivres de cet héritage qui est un poids trop lourd à porter. J'ignore comment tu peux y arriver. Je sais seulement que si tu n'y parviens pas, personne ne le pourra. Si on la laisse prendre le dessus, la haine détruit tout. L'amour, le bonheur, l'espoir d'une vie et d'un monde meilleur.

Imagine que la haine n'est pas insurmontable, car elle ne l'est pas.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Mona.

PS : Si tu lui dis que tu l'aimes, ce sera un bon commencement, car je suis persuadée qu'il ne le sait pas.

LINOU

20 juin

Aujourd'hui encore, aucune trace de ton Cesna. Le ciel est resté vide à perte de vue toute la journée. Ce vide me fait de plus en plus mal à mesure que le temps passe, mais je continue de scruter l'horizon, de t'attendre comme j'attends notre fils, d'une minute à l'autre.

Linou abandonne son journal, dépose son crayon sur sa table de travail et sort se bercer sur la véranda donnant sur le quai. Depuis que Gabriel est disparu, trente jours sans aucun signe de vie, elle fait le guet inlassablement, implorant le ciel des yeux comme s'il n'était pas déjà trop tard pour qu'un miracle se produise.

Elle peut demeurer longtemps assise dehors, parfois jusqu'à la tombée du jour, immobile, les mains posées sur son ventre proéminent de femme enceinte sur le point d'accoucher. Sa patience est infinie, car son espoir est grand comme son amour pour Gabriel. Elle espère sans se décourager, du matin au soir. Elle surprend le soleil empourprer le bleu du ciel en se répandant sur les eaux languides du lac, comme une scintillante traînée de poudre

d'or. Puis, elle le voit s'éteindre pour la nuit en emportant avec lui l'horizon, les montagnes, le lac et le chant des oiseaux, laissant les lieux aux ténèbres et aux chouettes. Sans relâche, elle continue d'espérer.

Pas un seul instant, elle ne succombe au désespoir grâce à Élie qui a besoin de bonheur pour venir au monde en toute quiétude. Dès qu'elle sent les larmes lui monter aux yeux, elle se met aussitôt à fredonner une chanson d'amour pour Gabriel ou une berceuse pour Élie.

Et tandis qu'elle chante, la lune troue les nuages en ruisselant le ciel de lumière. C'est un phare pour guider le retour de Gabriel, se plaît-elle à croire. Alors, à Élie, qui trépigne dans son ventre comme si de rien n'était, elle murmure tendrement : « *Entrons dormir, maintenant.* »

Dans la chambre, le lit est trop grand sans Gabriel. Elle a froid. Elle se pelotonne sous les couvertures, mais elle n'arrive pas à s'assoupir, car la nuit est un marécage sans fond lorsqu'on a le cœur à vif. Le plus insupportable est ce qu'elle voit dès qu'elle baisse les paupières, ces images terribles qui embourbent son esprit quand elle manque de vigilance, des débris d'hydravion éparpillés dans une sombre forêt de conifères, le corps d'un homme que se disputent des bêtes affamées. C'est pourquoi, maintenant, elle n'ose plus fermer les yeux. Elle laisse errer son regard dans la pièce dont les murs en rondins sentent le sapin, comme la peau de Gabriel.

Élie non plus ne dort pas. Il culbute, s'étire et donne des coups dans le ventre de Linou. Il se

prépare à naître. Cette nuit, peut-être. Les bébés aiment les lunes pleines, comme celle qui brille dans l'embrasure des rideaux de cretonne. Mais celui-là n'est pas pressé de sortir de l'utérus de sa mère. Linou est persuadée qu'il attend lui aussi le retour de Gabriel.

Par la fenêtre entrebâillée entrent des hululements poussés par la brise froide de juin. Ils remplissent la chambre de gémissements. Mais Linou ne tend l'oreille qu'au bourdonnement du Cesna, se retenant de respirer, chaque muscle de son corps crispé, étant tout entière dédiée au retour de Gabriel. Comme s'il suffisait de le souhaiter de tout son être pour être exaucée. D'une minute à l'autre, se dit-elle, cent fois en vain avant d'abdiquer devant le mutisme obstiné du ciel. Puis, parce que toutes les chansons qui lui viennent à l'esprit sont tristes, enserrant son ventre de ses bras, Linou se replie plus profondément au creux de son lit et se barricade dans le silence en guettant le jour. Dans le clair-obscur se dessinent des ombres spectrales qui lui rappellent les frayeurs nocturnes de son enfance peuplée de fantômes, de fées et de sorcières tout droit sortis des contes d'Andersen et des frères Grimm. N'aie pas peur, Élie, je suis là, chuchote-t-elle avant de s'endormir enfin.

21 juin

La nuit dernière, tu m'es apparu dans mon sommeil. Tu essayais de me dire quelque chose, mais je ne parvenais pas à distinguer tes paroles. J'avais beau tendre l'oreille.

Peine perdue, tes mots n'arrivaient pas jusqu'à moi. Je me suis réveillée dans l'angoisse et depuis lors, je me débats avec deux interprétations contradictoires de ce rêve. Soit tu m'annonçais ton retour, soit tu m'exhortais d'abandonner ma vigie. Pour l'instant, la seule chose que je sais avec certitude est que je ne suis pas prête à perdre espoir. Alors, Élie et moi allons continuer de t'attendre. Voilà ce que nous avons décidé.

Linou pose les mains sur son ventre et cherche du regard, sur l'étagère de la bibliothèque, à côté des romans de Marguerite Duras et de Virginia Woolf, le cadre doré qui enchâsse la dernière photo de Gabriel. Il se retourne vers elle pour lui sourire avant de monter dans son Cesna. Il porte une veste de coutil par-dessus sa chemise en denim parce que le fond de l'air est froid. À demain, dit-il. Aucun autre signe prémonitoire n'accompagne son départ, que ce désir soudain si pressant de Linou d'immortaliser précisément cet instant-là, comme s'il était destiné à compter plus que tous les autres de leur histoire d'amour.

J'avais réussi à te convaincre que le bonheur existe, qu'il est impérissable puisque nous avons le pouvoir de le renouveler à chaque instant de notre vie, murmure Linou. Le mot *impérissable* flotte sur ses lèvres tandis que son regard s'attarde sur Gabriel, debout sur le quai à côté de son hydravion, souriant de toute éternité. *Impérissable*, répète-t-elle.

Des petits pots de fines herbes sont alignés sur le rebord de la fenêtre. Un tamia rayé trotte sur la véranda. De la porte-moustiquaire, pénètre dans la maison une symphonie de piailllements

et de bruissements avec l'arôme sucré des deux lilas mauves adossés au portique de l'entrée. La lumière du matin se distille sur le parquet en bois de pin. Une famille de canards se promène sur le lac. Le ciel est chargé de cumulus cotonneux. Voilà l'été, Élie, pas de temps à perdre. Il faut ensemençer le jardin, planter des bégonias dans les boîtes à fleurs, remplir les mangeoires de graines de tournesol, repeindre la balançoire.

22 juin

Une brume vaporeuse recouvre le paysage. On ne voit plus ni ciel ni lac ni montagnes à l'horizon. Notre belle cabane en bois rond navigue dans le brouillard comme un vaisseau fantôme. Tu me manques. Je me sens seule au monde sans toi, bien qu'Élie piaffe et s'ébroue dans mon ventre autant qu'il peut pour me rappeler sa présence. Je t'aime, mon âme sœur. Pour l'éternité. Même si je ne crois qu'en l'instant. C'est avec toi que j'ai envie de contempler la beauté du monde. Et je veux qu'Élie te connaisse.

Soudain, un liquide chaud s'écoule le long de ses cuisses.

C'est l'heure, Gabriel. Ton fils va naître. J'ai toujours su qu'il reconnaîtrait mieux que moi le moment de ne plus espérer ton retour et de laisser la vie suivre son cours sans toi.

Je dirai à Élie qu'il ne pouvait pas avoir un meilleur père. Il t'aimera, Gabriel. Je t'en fais le serment.

Adieu, mon amour, mon beau sauvage. Je ne peux plus faire attendre la vie.

Car voilà Élie.

CET OUVRAGE EN FORMAT PDF
EST COMPOSÉ EN
GARAMOND 12.

Les éditions De Courberon
ont publié :

Dans la même collection :

Catherine Chevro

Le feu des miroirs

Valérie Forgues

Adèle encore une fois

Gabriel Marcoux-Chabot

Il tombe des anges

Les éditions De Courberon
ont aussi publié :

Valérie Forgues

La chute

Jean Marcel

Fractions 4

Fractions 3

Vincent Thibault

Le secret fardeau de Munch

Cristina Moscini

Bang Bang

Gilles Leclerc

Miniatures t.1 et t.2

Yves Perreault

Un ours sous la jupe

Le temps des collages

Guy D'Amours

Tout sauf gris

L'attente

Un réveil agité d'histoires

Les mémoires de Merlin

Béatrice Leclercq

D'un certain point de vue

Marcel D'Amours

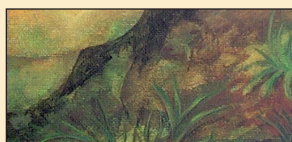
Le fardeau de l'infamie

Hélène Custeau est très tôt une passionnée de littérature. Cette passion l'entraîne vers l'étude des lettres et elle obtient un doctorat en création littéraire en 2007. Elle signe une série dramatique pour la télévision, *Le Cerisier* (1979), et une dramatique à la radio de Radio-Canada, *Stationnement interdit* (1981). En 2001, elle publie une nouvelle intitulée *L'Air du temps* dans la revue XYZ. Finaliste au Prix littéraire de Radio-Canada avec son récit *La Cadillac rose*, elle publie en 2008 son premier roman : *Comme si de rien n'était*.

Avec *Tant qu'il y aura des rivières*, elle livre un roman fragmenté qui entraîne le lecteur dans un kaléidoscope des tristesses et des joies humaines.

— Je ne crois pas en Dieu.
Je crois aux naufrages. C'est
ce qui nous a amenées ici,
vous et moi, n'est-ce pas ?

Elle ne répondra pas, car
elle souffre de surdité sélec-
tive. C'est une experte en
déli. Elle n'a pas attenté à
ses jours, elle s'est trompée
dans la gestion de ses médi-
caments. Son mari ne l'a pas
quittée, il est parti en va-
cances en Italie. Finalement,
c'est fou ce qu'on est heu-
reuse quand on se retrouve
seule, vieille, grosse et ma-
lade, n'est-ce pas, Dieu ? Tu
n'aurais pas dû te reposer,
le septième jour, espèce de
flemmard ! Regarde dans
quel pétrin tu nous as mis !



Œuvre en couverture :
Asie (détail), Béatrice Leclercq

